

HISTOIRE  
DU  
SAINT-SIMONISME  
ET DE LA FAMILLE  
DE ROTHSCHILD,

BIOGRAPHIE DE SAINT-SIMON ET DE BAZARD,

PAR  
MM. MICHAUD ET VILLENAVE,

*Suivie de la biographie*

DE MAYER-ANSELME ROTHSCHILD ET DE NATHAN SON FILS.

(Extrait de la *Biographie Universelle*, tomes LVII et LXXX).



PARIS,  
AU BUREAU DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,  
RUE DE LA JUSSIENNE, N° 8.

1847.

Dis 580 / 920 R





IMPRIMERIE D'E. DUVERGER,

Rue de Verneuil, 43

*Bon*

HISTOIRE  
DU  
SAINT-SIMONISME  
ET DE LA FAMILLE  
DE ROTHSCHILD,

OU  
BIOGRAPHIE DE SAINT-SIMON ET DE BAZARD,

PAR  
MM. MICHAUD ET VILLENAVE,

Suivie de la biographie

DE MAYER-ANSELME ROTHSCHILD ET DE NATHAN SON FILS.

(Extrait de la *Biographie Universelle*, tomes LVII et LXXX).



*1571. 240*  
PARIS,

AU BUREAU DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE DE LA JUSSIENNE, N° 8.

1847. 77



## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le hasard de l'alphabet a réuni dans un même volume (le LXXX<sup>e</sup> de la *Biographie Universelle*), ainsi que nous les réunissons dans cette brochure, le nom de deux personnages fort distincts au premier aspect, mais dans lesquels cependant on trouve plus de rapports et d'analogie que nous ne l'avions d'abord pensé.

Ces noms sont celui de SAINT-SIMON et celui de ROTHCHILD. Le premier de ces deux hommes célèbres fut le créateur, le chef d'une secte qui, à peine connue depuis quelques années, est tombée dans l'oubli et le discrédit le plus profond; le second au contraire, fondateur d'une maison de commerce la plus riche, la mieux accréditée qui ait jamais existé, est le chef de la famille la plus opulente que l'on connaisse, le père d'enfants qui sont en quelque sorte aujourd'hui les représentants, la personnification de la religion la plus ancienne du monde.

Et ce qui distingue encore davantage la secte Saint-Simonienne de la secte judaïque, c'est que la première fut établie sur le dogme de la communauté des biens, sur le mépris des richesses, et que dans l'autre au contraire l'amour des richesses semble être depuis longtemps le principe et la base des doctrines; que même dans leurs écarts, dans leur oubli des lois de Moïse, les anciens Hébreux adorèrent le veau d'or, et que depuis le Mont-Sinaï jusqu'à leurs triomphes de 1815, les descendants de Jacob n'ont pas cessé de se montrer fort attachés à ce culte profane.

Après avoir été dispersés comme les Israélites, les Saint-Simoniens ont montré, il est vrai, moins d'attachement à leurs doctrines, et la plupart d'entre eux sont rentrés dans la secte judaïque d'où ils étaient sortis. Accueillis, protégés par ceux que l'on en considère aujourd'hui comme les souverains ou les grands prêtres, ils se sont mis *en fusion* dans les chemins de fer, et ils y tiennent de fort belles places, disant que cette *phase* vaut bien celle qu'avait annoncée leur maître. Sous ce rapport du moins il n'y a pas autant de différence qu'on pourrait le croire entre les Saint-Simoniens et les Juifs. Le hasard qui les a rapprochés dans cette publication n'est donc pas aussi aveugle qu'on pourrait le dire.



On trouvera d'abord dans cette brochure la Notice de *Henri de Saint-Simon*, chef de la secte à laquelle on a donné son nom. C'est l'histoire la plus complète et la plus vraie qui ait été publiée de sa personne et de ses doctrines.

Pour compléter cette histoire, nous y avons joint la Notice de *Bazard*, telle que la donna, il y a douze ans, notre collaborateur Villenave, dans notre LVII<sup>e</sup> volume : c'est l'histoire de la secte, après la mort de Saint-Simon, dont Bazard était un des continuateurs. Nous n'avons eu qu'à y ajouter quelques faits postérieurs à la mort de celui-ci, sous le titre de *Dernière époque du Saint-Simonisme*.

Quant à la biographie de la famille de *Rothschild*, nous ne craignons pas de dire que c'est une des pages les plus importantes de l'histoire contemporaine. Nous pensons que les deux Notices, celle de *Mayer-Anselme*, mort en 1812, et celle de *Nathan*, son fils, mort en 1836, que nous donnons telles qu'elles se trouvent dans le dernier volume de la *Biographie Universelle* (le LXXX<sup>e</sup>), en sont un tableau également impartial et complet.

Après avoir puisé les faits dans les sources les plus authentiques, nous les avons empreints des couleurs les plus vraies, les plus dignes de l'histoire, et surtout du grand ouvrage de la *Biographie Universelle*, d'où ils sont tirés.

La dernière partie de cette publication est la notice du landgrave de *Hesse-Cassel*, dont l'histoire se lie essentiellement à celle de la famille *Rothschild*, et que nous donnons également telle qu'elle se trouve dans le tome LXVII<sup>e</sup> de la *Biographie Universelle*, publié long-temps avant que nous eussions à nous occuper de cet intéressant sujet.

Ainsi nous pouvons garantir que cette Notice, aussi bien que celle de *Bazard*, n'a point été faite *pour le besoin de la cause*, comme l'on dit au palais. Nos honorables collaborateurs, Lesourd et Villenave, qui les ont composées, l'une en 1834, l'autre en 1840, ne pensaient point alors à la famille *Rothschild*; ils ne songeaient qu'à se conformer aux principes de vérité et d'exactitude qui furent les bases et la règle invariable de notre rédaction.



CLAUDE-HENRI

# DE SAINT-SIMON.

---

Fondateur de la secte qui porte son nom, il naquit à Paris le 17 octobre 1760, de la même famille que l'illustre auteur des *Mémoires*, contemporain de Louis XIV, et comme lui se prétendait issu des comtes de Vermandois, et en conséquence de l'empereur Charlemagne. Son père était l'aîné, mais ayant été déshérité, nous ne savons pourquoi, il perdit à la fois le titre de duc et une grande fortune. Le jeune Claude-Henri reçut une éducation toute philosophique, dans l'acception qu'on donnait à ce mot à la fin du dernier siècle, et il compta d'Alembert parmi ses maîtres. Peu studieux, et dès lors bizarre dans ses goûts et ses idées, il ne s'appliqua spécialement à rien, effleurant tous les arts, toutes les sciences, sans en approfondir aucune. Doué d'une imagination active, ardente, et d'une vanité héréditaire, il se crut de bonne heure appelé à jouer un grand rôle sur la scène du monde. A dix-sept ans, pour imiter sans doute le grand Frédéric qui se faisait appliquer tous les matins un

linge froid sur la figure, il donna ordre à son domestique de le réveiller chaque jour avec ces paroles : « Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire. » Comme la plupart des jeunes gens de son rang, il était entré dans la carrière militaire en 1777, et, deux ans après, il avait obtenu une compagnie. Lorsque Louis XVI envoya une armée au secours des Américains insurgés contre l'Angleterre, Saint-Simon fut au nombre des officiers qui prirent part à cette expédition. On a dit qu'il s'y était distingué dans beaucoup d'occasions; mais sur cela, comme sur beaucoup d'autres choses, nous n'avons que ses propres assertions, et l'histoire doit s'en défier. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ainsi que la plupart des officiers qui firent cette guerre, il reçut, quand elle fut terminée, la décoration de Cincinnatus. Il a encore dit que, s'étant lié avec Franklin, il se livra à une étude sérieuse de l'organisation de ce nouvel État, et que lorsque la paix fut faite, il parcourut les contrées méridionales du Nouveau-Monde, surtout le Mexi-



que, et proposa au vice-roi de cette colonie d'établir une communication entre les deux mers, en rendant navigable la rivière *In Partido*, dont un bras se jette dans l'Océan, tandis que l'autre verse ses eaux dans la mer du Sud; mais il paraît que le vice-roi mit peu d'importance à ce projet, que d'autres d'ailleurs avaient déjà présenté. Revenu en France aussitôt après que la paix fut conclue (1783), Saint-Simon devint colonel, et, à peine âgé de 23 ans il prit le commandement du régiment d'Aquitaine, infanterie. C'était un avancement rapide, et une conséquence de l'un des plus grands abus de ce temps, qui était de n'accorder ce grade élevé qu'à des jeunes gens de la plus haute naissance, mais qui trop souvent étaient incapables, et, résidant toujours à la cour, se montraient peu à leur régiment. Il paraît que Saint-Simon ne fit pas autrement. « La carrière militaire d'ailleurs, a-t-il dit, ne me souriait guère. Le seul but de la guerre (celle d'Amérique) m'intéressait vivement, et cet intérêt m'en faisait supporter les travaux sans répugnance. Ma vocation n'était point d'être soldat; j'étais porté à un genre d'activité bien différent, et je puis dire contraire. Étudier la marche de l'esprit humain, pour travailler ensuite au perfectionnement de la civilisation, tel fut le but que je me proposai. » Si le métier de soldat ne lui convenait point en temps de guerre, ce fut bien pis quand la paix l'eut condamné à l'inactivité. Pour se soustraire à l'ennui d'un genre de vie qui ne consistait qu'à faire l'exercice pendant l'été et à se montrer à la cour pendant l'hiver, il se mit à voyager, et partit pour la Hollande en 1785. Le duc de la Vauguyon, alors ambassadeur dans ce pays,

avait décidé les États-Généraux à faire, de concert avec la France, une expédition contre les possessions anglaises dans l'Inde. Le commandement de cette expédition devait être donné à Bouillé, qui avait fait la guerre d'Amérique avec tant d'éclat, et que Saint-Simon y avait connu. Il fut destiné à servir de nouveau sous ses ordres. Mais ce projet, dont il pressa pendant un an l'exécution, ayant manqué par la maladresse de la diplomatie française et l'indécision du cabinet de Versailles, il revint en France en 1786, et partit peu après pour l'Espagne, où il vit pour la première fois le comte de Redern, qui était ambassadeur de Saxe à Madrid, et qui plus tard devait être son associé. Selon son habitude, il ne tarda pas à soumettre divers projets au gouvernement, entre autres celui d'un canal destiné à faire communiquer la capitale avec la mer. Mais l'argent et les ouvriers manquaient; Saint-Simon se concerta avec Cabarrus, alors directeur de la banque Saint-Charles, et qui devint plus tard ministre des finances. Tous deux présentèrent un autre projet, dont la réalisation devait mener à bien l'entreprise presque abandonnée. Cabarrus s'engageait à fournir les fonds nécessaires, moyennant la concession d'un péage, et de son côté Saint-Simon offrait de lever une légion de six mille hommes composée d'étrangers, dont deux mille auraient tenu garnison, tandis que les quatre mille autres auraient été employés aux travaux du canal. Le gouvernement n'aurait supporté que les frais d'équipement et d'hôpitaux militaires; le surplus de la dépense devant être amplement couvert par la paie, de manière, dit-il, qu'avec une somme modique, le roi d'Espagne aurait eu



le plus beau et le plus utile canal de l'Europe ; il aurait augmenté son armée de six mille hommes et accru son royaume d'une population nécessairement laborieuse et industrielle. Mais ce beau projet n'eut pas plus de suite que ses aînés ; et l'on doit croire qu'il s'y trouvait quelques difficultés dont ne parle pas Saint-Simon. Il fit quelque chose de plus sûr et de plus utile en établissant dans l'Andalousie des diligences à peu près semblables à ce qui existait dès lors en France, et qui manquait totalement en Espagne. Il y gagna d'assez fortes sommes qu'il ne tenait qu'à lui d'augmenter encore ; mais toujours impatient du repos, et ne pouvant pas séjourner un an dans les mêmes lieux, ni s'occuper des mêmes objets, il revint en France au commencement de 1789, précisément à l'époque où la révolution commençait. Il s'y tint d'abord, a-t-il dit, fort éloigné de tous les partis, semblant vouloir rester spectateur impassible des événements. Cependant il est probable que son esprit aventureux et son goût pour les innovations le portaient dès lors naturellement vers les révolutions, tandis que son rang et l'exemple de sa famille devaient l'entraîner en sens contraire ; mais, d'un autre côté, son goût pour les voyages et les entreprises hasardeuses avait fort altéré sa fortune, et, comme tant d'autres il crut voir dans ces changements politiques un bon moyen de la rétablir. Lui, d'une si haute naissance, lui, descendant du plus fier des courtisans de Louis XIV, s'associa avec un protestant prussien, pour acheter les dépouilles de la noblesse et du clergé de France ! Si l'on ne considère que le lucre et la spéculation mercantile, il faut convenir que l'o-

pération n'était pas mauvaise. Ils achetèrent les biens nationaux de presque tout un département de la Normandie (celui de l'Orne), et même quelques-uns de la capitale, notamment le grand hôtel des Fermes dans la rue du Bouloi. Pour tout cela ils ne payèrent pas même le premier douzième exigé par la loi sous peine de déchéance ; et quand la Terreur eut forcé le Prussien à se sauver (voy. REDERN, LXXVIII, 401) et mis Saint-Simon comme noble sous les verrous de Robespierre, il n'y avait pas encore un sou de payé. Mais ce fut précisément par les causes qui devaient la perdre que cette société fit une excellente affaire. Lorsque, après la chute de Robespierre, le Prussien put revenir, et que Saint-Simon recouvra sa liberté, la valeur des assignats était à peu près nulle, et malgré cela ils étaient encore admis en paiement des biens nationaux ; mais la déchéance était encourue, et il semblait impossible de s'y soustraire. Cependant ils ne désespérèrent pas. On sait combien les puissants de cette époque se montraient favorables aux acquéreurs de biens nationaux, et comment ils donnaient facilement, et à vil prix des domaines qu'ils ne s'étaient appropriés qu'en faisant couler tant de sang et de larmes ! La société Redern et Saint-Simon trouva en eux de zélés protecteurs, et par eux elle réussit à se faire relever de sa déchéance de manière que son retard de paiement lui valut l'immense avantage de payer, non pas un douzième, mais la totalité de ses acquisitions, avec des assignats qu'elle acheta à six francs le mille ! Saint-Simon, qui ne pensait point encore à la communauté des richesses, trou-



va cela fort bon, et quand on en vint à la liquidation des bénéfices, il y eut deux cent mille francs de rentes pour chacun des deux associés ! Il est vrai que Saint-Simon a dit qu'on ne lui avait pas donné tout ce qui lui appartenait, et que même il y eut procès, que l'on plaïda, que des mémoires furent échangés, et qu'enfin la discussion se termina par une rente viagère de douze cents francs, que Redern consentit à payer, non pas pour rétablir l'équilibre du partage qu'il soutint avoir été bien fait, mais par égard pour un associé qui s'était ruiné dans des rêveries et de folles entreprises. — Selon M. Louis Reybaud, dont nous devons déclarer ici que l'ouvrage intitulé : *Études sur les réformateurs contemporains*, nous a été fort utile pour la composition de cette notice, la période commerciale de la vie de Saint-Simon fut close dès qu'il eut réglé ses comptes avec Redern. Se voyant en possession d'un riche capital, il aborda, a-t-il dit, la période scientifique et expérimentale, la plus rude, la plus opiniâtre de toutes, celle où le Christ nouveau devait ceindre la couronne d'épines. Pour s'initier aux rudiments de la science, il se fit écolier, à la manière des grands seigneurs, en attirant les professeurs chez lui, au lieu d'aller chez eux. Logé d'abord en face de l'École Polytechnique, il reçut à sa table des physiciens pour apprendre la physique, des astronomes pour apprendre l'astronomie ; il sema çà et là, dans tout le corps enseignant, des pièces d'or qu'on oubliait quelquefois de lui rendre. Quand il crut avoir acquis de la sorte assez de notions mathématiques, il se rabattit sur les physiologistes, et déménagea pour s'établir non loin

de là, près de l'école de Médecine. Ainsi il étudia, non sans quelques frais, mais avec toutes ses aises, d'une part la science des corps bruts, d'autre part la science des corps animés. L'expérience qui suivit fut celle des voyages. Il parcourut l'Angleterre et l'Allemagne « ne rencontrant » dans la première, a-t-il dit, aucune « idée capitale et neuve, surprenant » l'autre au milieu de sa philosophie « mystique, état d'enfance de la » science générale... et il ajoute qu'il « ne rapporta rien de cette expé- » rience, si ce n'est la preuve acquise » d'une situation arriérée et con- » fuse.... — C'est à l'époque de cette tournée européenne qu'il faut rattacher la visite étrange qu'il fit à madame de Staël, et sa proposition plus étrange encore. De passage à Genève, le philosophe demanda la faveur d'être reçu à Coppet, et, à peine entré : « Madame, dit-il à la baronne, vous êtes la femme la plus extraordinaire du monde, comme j'en suis l'homme le plus extraordinaire ; à nous deux nous aurions sans doute un enfant encore plus extraordinaire.... » Madame de Staël eut l'esprit assez bien fait pour prendre la chose en bonne part ; elle en rit, et il faut avouer qu'elle ne pouvait guère faire autrement. Au retour de ce pèlerinage, Saint-Simon réalisa sa dernière et décisive expérience ; il épousa en 1801 la fille d'un de ses anciens frères d'armes dans la guerre de l'indépendance américaine. Cette union fut loin d'être heureuse ; car, au bout de quelques années, les deux époux divorcèrent, d'un consentement mutuel. « Je voulais user du ma- » riage, a-t-il dit lui-même, comme » d'un moyen pour étudier les sa- » vants, chose qui me paraissait né- » cessaire pour l'exécution de mon » entreprise ; car, pour améliorer l'or-



« ganisation du système scientifique, « il ne suffit pas de bien connaître « la situation du savoir humain, il « faut encore saisir l'effet que la cul- « ture de la science produit en ceux « qui s'y livrent; il faut apprécier « l'influence que cette occupation « exerce sur leurs passions, sur leur « esprit, sur l'ensemble de leur moral « et sur ses différentes parties. » Le fait le plus bizarre de ce mariage, c'est que le philosophe *expérimentateur*, n'ayant point eu d'enfants, et désespérant d'en avoir, voulut y parvenir par l'intervention d'un tiers; et, persuadé que les enfants doivent toujours, sous le rapport moral et physique, ressembler à leur père, il voulut que sa femme s'unît à un homme d'un grand génie. Dans ce but il la proposa lui-même à l'un de nos plus grands mathématiciens, à peu près comme il s'était offert à madame de Staël. Le savant ayant accepté, il en résulta un fils qui, dit-on, n'a pas répondu, sous tous les rapports, à l'attente du philosophe. Du reste la plupart des *expérimentations* que fit alors Saint-Simon furent très-coûteuses; il donna des bals, des dîners somptueux, des soirées *expérimentales*, et pour cela il dévora toute la somme qui lui restait de la liquidation Rêdenn. Ce fut une sorte de va-tout seigneurial qui dura douze mois. Calme au milieu de ce bruit, jugeant les autres sans en être jugé, pratiquant tout, le mal et le bien, le jeu, l'orgie, l'entretien décent, la discussion élevée, pour avoir l'expérience de toutes choses et de toutes positions; gastronome, débauché, prodigue, mais par système plutôt que par goût, il vécut ainsi en un an cinquante années, et courut dans la vie au lieu d'y mar-

cher. Afin d'acquérir avant le temps la science du vieillard, il usa et abusa de tout, pour pouvoir faire, un jour, tout entrer dans ses calculs; enfin il s'inocula les maladies du siècle pour en fixer plus tard la physiologie. Toute sa vie fut une *expérimentation*. On aurait donc tort de la juger sur l'étalon des autres; lui-même ne se connaissait pas. « Si je vois un homme sait-il, qui n'est pas lancé dans la carrière de la science générale, fréquenter les maisons de jeu et de débauche, ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention la société des personnes d'une immoralité reconnue, je dirai : Voilà un homme qui se perd; il n'est pas heureusement né; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux, et le rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si cet homme est dans la direction de la philosophie théorique, si le but de ses recherches est de rectifier la ligne de démarcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises, s'il s'efforce de trouver les moyens de guérir ces maladies de l'intelligence humaine, qui nous portent à suivre des routes qui nous éloignent du bonheur, je dirai : Cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu... » Vertu ou vice, Saint-Simon s'y ruina complètement, et au lieu de pouvoir héberger et nourrir la science, ce fut au tour de la science de l'héberger et de le nourrir. Elle s'y prit moins magnifiquement que lui; car elle destinait le philosophe à une dernière expérience, celle du besoin et de la misère. Présentant cette phase décroissante, il avait jeté le plan d'une rémunération populaire, pour les savants et les

pour lui-même  
Rue de la  
Maison, pour  
laquelle  
H. de Vigny  
p. 100, 101,  
pour former au  
ville de la  
valeur que  
le genre de  
main et la  
doit.



hommes de génie, dans ses *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, morceau bizarre et neuf qui décelait le but de ses dernières idées. « Ouvrez, disait-il, ouvrez une « souscription devant le tombeau de « Newton, souscrivez tous indistinctement pour la somme que vous « voudrez. Que chaque souscripteur « nomme trois mathématiciens, trois « physiciens, trois chimistes, trois « physiologistes, trois littérateurs, « trois peintres, trois musiciens. Renouvelez tous les ans la souscription; partagez-en le produit entre les trois mathématiciens, les « trois physiciens, etc., qui auront obtenu le plus de voix, et les hommes « de génie jouiront d'une récompense « digne d'eux et de vous... » Tel était son premier thème, qu'ensuite il développait dans une série de lettres, où il partageait l'humanité en trois grandes catégories, cherchant à prouver à toutes, et avec des arguments appropriés à chacune, l'excellence de sa méthode de rémunération; puis il établissait la formule suivante : le pouvoir spirituel entre les mains des savants; le pouvoir temporel entre les mains des propriétaires; le pouvoir de nommer les individus appelés à remplir les fonctions de grands chefs de l'humanité entre les mains de tout le monde; pour salaire aux gouvernants, la considération. Tout ceci, on le voit, a peu de valeur; c'est du Platon et de l'abbé de Saint-Pierre à l'état d'amalgame; c'est un rêve après mille rêves, une innocente utopie qui se termine par une sorte de prosopopée, épilogue du morceau où il suppose que Dieu lui apparaît en songe, et lui dit : « Rome renoncera à la prétention d'être le chef-lieu de mon église; le pape, les « cardinaux, les évêques et les prêtres

cesseront de parler en mon nom, etc. » Le seul fait qui résulte de cet opuscule, c'est la tendance théosophique du réformateur, déjà fortement accusée. Cette tendance se caractérisa mieux par la suite, lorsque ses travaux de philosophie et d'économie industrielle semblèrent appeler la religion comme leur dernier corollaire. — Mais d'autres ouvrages devaient jalonner cette route : le premier fut une réponse à un programme de Napoléon, qui avait dit à l'Institut : « Rendez-moi compte « des progrès de la science depuis « 1789; dites-moi quel est son état « actuel, et quels sont les moyens à « employer pour lui faire faire des « progrès ? » A cette question ainsi posée, Saint-Simon avait répondu d'abord par son *Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle*, vaste étude qu'il se sentit lui-même incapable d'aborder, et qu'il réduisit à des proportions plus académiques dans ses *Lettres au Bureau des longitudes*. Là, comme on le pense, il n'accepte le programme de l'Institut que comme prétexte et comme cadre. Au lieu de recevoir l'impulsion, il la donne; au lieu de régler le passé, il arrange l'avenir; il fait de la prophétie quand on lui demandait de la statistique. — Au reste, la pensée fondamentale de ce travail était toujours de pousser les savants vers une réorganisation. Il y était dit : « Depuis « le XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à ce jour, « l'institution qui unissait les nations européennes, qui mettait un « frein à l'ambition des peuples et « des rois, s'est successivement affaiblie; elle est complètement détruite aujourd'hui, et une guerre « générale, une guerre effroyable, « une guerre qui s'avance comme « devant dévorer toute la population



« européenne, existe déjà depuis  
« vingt ans, et a moissonné plusieurs  
« millions d'hommes. Vous seuls  
« pouvez réorganiser la société euro-  
« péenne. Le temps presse, le sang  
« coule, hâtez-vous de prononcer. »

Comme gage d'union et de progrès, Saint-Simon concluait en demandant une sorte de magistrature intellectuelle, magistrature d'où est issue, comme dérivation logique, la hiérarchie des capacités, base de la famille Saint-Simonienne. Ce travail n'est pas le seul qu'il ait laissé sur ces matières. Les *Lettres sur l'Encyclopédie*, les *Mémoires sur la gravitation et sur la science de l'homme*, se rapportent à cette époque et à cette série d'études. — Pendant que le réformateur poursuivait ainsi une tâche pénible et *incomprise*, de grands événements politiques agitaient la France et l'Europe. La Restauration venait d'arriver, et avec elle un retour vers les noms d'une importance historique. Saint-Simon, pauvre alors, vivant de secours, et simple copiste au Mont-de-Piété, à raison de mille francs par an, eût sans doute été admis aux faveurs de la cour nouvelle, si la direction étrange de ses idées n'eût éloigné de lui toutes les offres et toutes les avances. On ne fit rien, on ne pouvait rien faire pour un novateur pareil ; il resta complètement oublié. Aussi, à peu d'années de là, en 1819, publia-t-il une brochure sous le titre de *Parabole*, dans laquelle le bout d'oreille du grand seigneur méconnu perce sous l'enveloppe de l'économiste radical. « Nous supposons, y est-il dit, que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers poètes, etc. » (suit la nomenclature), en tout les

« trois mille premiers savants, artis-  
« tes et artisans de la France. Comme  
« ces hommes sont les Français le  
« plus essentiellement producteurs,  
« ceux qui donnent les produits les  
« plus imposants, ceux qui dirigent  
« les travaux les plus utiles à la na-  
« tion et qui la rendent productive  
« dans les beaux-arts et dans les  
« arts et métiers, ils sont réellement  
« la fleur de la société française, ils  
« sont de tous les Français les plus  
« utiles à leurs pays, ceux qui lui pro-  
« curent le plus de gloire, qui hâtent  
« le plus sa civilisation et sa prospé-  
« rité. Il faudrait à la France au moins  
« une génération entière pour répa-  
« rer ce malheur ; car les hommes  
« qui se distinguent dans les travaux  
« d'une utilité positive sont de véri-  
« tables anomalies, et la nature n'est  
« pas prodigue d'anomalies, surtout  
« de cette espèce. Passons à une au-  
« tre supposition. Admettons que la  
« France conserve tous les hommes  
« de génie qu'elle possède dans les  
« sciences, dans les beaux-arts, dans  
« les arts et métiers ; mais qu'elle ait  
« le malheur de perdre le même jour,  
« Monsieur, frère du roi, monsei-  
« gneur le duc d'Angoulême, mon-  
« seigneur le duc de Berry, monsei-  
« gneur le duc d'Orléans, monsei-  
« gneur le duc de Bourbon, madame  
« la duchesse d'Angoulême, madame  
« la duchesse de Berry, madame la  
« duchesse d'Orléans, madame la du-  
« chesse de Bourbon et mademoi-  
« selle de Condé. Qu'elle perde en  
« même temps tous les grands offi-  
« ciers de la couronne, tous les mi-  
« nistres d'État, tous les maîtres des  
« requêtes, tous les maréchaux, tous  
« les cardinaux, archevêques, évê-  
« ques, grands-vicaires et chanoines,  
« tous les préfets et sous-préfets,  
« tous les employés dans les minis-



« tères, tous les juges, et en sus de  
 « cela les dix mille propriétaires les  
 « plus riches parmi ceux qui vivent  
 « noblement; cet accident affligerait  
 « certainement les Français, parce  
 « qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sau-  
 « raient voir avec indifférence la dis-  
 « parition subite d'un aussi grand  
 « nombre de leurs compatriotes. Mais  
 « cette perte de trente mille indivi-  
 « dus, les plus importants de l'État,  
 « ne leur causerait de chagrin que  
 « sous un rapport purement senti-  
 « mental; car il n'en résulterait au-  
 « cun mal pour l'État, d'abord par  
 « la raison qu'il serait très-facile de  
 « remplir les places qui seraient de-  
 « venues vacantes. Il existe un grand  
 « nombre de Français en état d'exer-  
 « cer les fonctions de frère du roi  
 « aussi bien que Monsieur; beaucoup  
 « sont capables d'occuper les places  
 « des princes tout aussi convenable-  
 « ment que monseigneur le duc d'An-  
 « goulême, monseigneur le duc d'Or-  
 « léans, etc. Les antichambres du  
 « château sont pleines de courtisans  
 « prêts à occuper les places des grands  
 « officiers de la couronne; l'armée  
 « possède une grande quantité de mi-  
 « litaires aussi bons capitaines que  
 « nos maréchaux actuels. Que de com-  
 « mis valent nos ministres d'État! que  
 « d'administrateurs plus capables de  
 « bien gérer les affaires des départe-  
 « ments que les préfets et sous-pré-  
 « fets actuellement en activité! que  
 « d'avocats aussi bons jurisconsultes  
 « que nos juges! que de curés aussi  
 « capables que nos cardinaux, que nos  
 « archevêques, que nos évêques, que  
 « nos grands-vicaires et que nos cha-  
 « noines! Quant aux dix mille pro-  
 « priétaires, leurs héritiers n'au-  
 « raient besoin d'aucun apprentissage  
 « pour faire l'honneur de leurs salons  
 « aussi bien qu'eux!... » Ce bizarre et

hardi pamphlet peut être amusant  
 pour quelques esprits frondeurs, mais  
 nous ne pouvons accorder à M. Louis  
 Reybaud qu'il soit vrai au fond, com-  
 me il le prétend. Quoi! la perte de  
 tous les héritiers de la couronne ne se-  
 rait pas une calamité plus grande que  
 la mort de quelques savants! Ceux-ci  
 laisseraient sans doute un grand vide  
 après eux, mais quels ne pourraient  
 pas être les résultats de la disparition  
 subite de toutes les personnes ap-  
 pelées par leur naissance à la succes-  
 sion du trône? L'histoire n'offre-t-  
 elle pas des exemples, sinon sembla-  
 bles, au moins analogues, et ne  
 voit-on pas combien de calamités, de  
 désordres, de guerres civiles une  
 telle perturbation peut exercer? Quant  
 aux grands dignitaires, aux employés,  
 etc., Saint-Simon a ou-  
 blié de faire une supposition; c'est  
 que tous ceux qu'il cite ne seraient  
 que des intrus, et que le véritable  
 mérite aurait constamment été écarté  
 dans la distribution des honneurs et  
 des emplois. Or, cela ne peut être, et  
 ces fonctionnaires dont il fait si bon  
 marché, appartenant eux-mêmes pour  
 la plupart à cette classe qu'il appelle  
 les hommes de génie, laisseraient, en  
 descendant subitement dans la tombe,  
 un vide qu'une génération entière  
 ne saurait remplir. Mais à quoi bon  
 discuter un pamphlet où la satire  
 tient lieu de raison, où l'on ne cher-  
 che pas à frapper juste, mais à frapper  
 fort, et auquel il ne faut, par consé-  
 quent, point donner plus d'importan-  
 ce qu'à un article de feuilleton ou du  
*Charivari*? Aussi le gouvernement  
 de cette époque eut-il tort, selon  
 nous, d'intenter un procès à l'au-  
 teur, pour une moquerie inconve-  
 nante, sans nul doute, mais dont il  
 eût été plus sage de ne pas s'aper-  
 cevoir. Ce fut une chose étrange



de voir le comte de Saint-Simon, se disant un descendant de Charlemagne, le petit-fils du grand seigneur de la cour de Louis XIV, se défendre, devant les juges correctionnels, d'avoir avancé que la mort du comte d'Artois et celle du duc d'Angoulême feraient moins de vide en France que celle d'un manufacturier. Singulier procès, dont un acquittement ne fit qu'accroître le ridicule ! Du reste, cette *parabole*, que nous venons de citer, ne fut, aux yeux de Saint-Simon, qu'une boutade dont ses disciples ont toujours contesté la valeur et l'à-propos. Il acheva vers ce temps des travaux plus graves et plus complets : *la Réorganisation de la société européenne, l'Industrie, l'Organisateur, le Politique, le Système industriel, le Catéchisme des industriels*. Toutes ces publications, d'un débit fort difficile, n'eurent lieu qu'à la suite de démarches humiliantes et longues. Méconnu alors, Saint-Simon se voyait presque toujours obligé d'aller quêter de porte en porte l'aumône d'un éditeur. Et ces peines ne furent pas les seules. Plus d'une fois l'héritier d'un des plus beaux noms de France se vit réduit à l'ordinaire du pain et de l'eau ; plus d'une fois il se passa de feu l'hiver, pour arriver, à l'aide de privations personnelles, aux honneurs d'une coûteuse et ingrate publicité. « Mes fonds se trouvant épuisés, » écrivait-il en 1808, j'ai sollicité une place, je me suis adressé à M. le comte de Ségur. Il a accueilli ma demande, et il m'a annoncé au bout de six mois qu'il avait obtenu pour moi un emploi au Mont-de-Piété. Cet emploi était celui de copie ; il rapportait mille francs par an pour neuf heures de travail par jour. Je l'ai exercé pendant

« six mois ; mon travail personnel » était pris sur les nuits ; je crachais le sang, ma santé était dans le plus mauvais état, quand le hasard me fit rencontrer le seul homme que je puisse appeler mon ami. J'ai rencontré Diard, qui m'avait été attaché depuis 1790 jusqu'en 1797 ; je ne m'étais séparé de lui qu'à l'époque de ma rupture avec le comte de Redern. Diard me dit : « Monsieur, la place que vous occupez est indigne de votre nom comme de votre capacité ; je vous prie de venir chez moi ; vous pouvez disposer de tout ce qui m'appartient, vous travaillerez à votre aise et vous vous ferez rendre justice. » J'ai accepté la proposition de ce brave homme, j'ai été chez lui, j'y habite depuis deux ans, et depuis cette époque il a fourni avec empressement à tous mes besoins et aux frais considérables de l'ouvrage que j'ai imprimé. Malheureusement pour Saint-Simon, cet ami si dévoué mourut quelques mois après, et le philosophe se trouva, de nouveau, en 1812, aux prises avec le besoin. « Depuis quinze jours, écrit-il à cette époque, je mange du pain et je bois de l'eau ; je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des copies de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un moyen de terminer d'une manière douce l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Ainsi, c'est sans rougir que je peux faire l'aveu de ma misère, et demander les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer mon œuvre. » Toutes ces douleurs,



dans sa haute sagesse, le Messie nouveau les avait prévues; il ne recula devant aucune d'elles. Un jour pourtant, un seul jour, la tristesse le vainquit : l'homme écrasa le dieu. Saignant sur sa croix, il demanda grâce; et comme pas un ami ne se trouvait là pour le percer d'une lance, il se rendit ce service à lui-même avec l'arme plus moderne du pistolet (9 mars 1823). Les têtes puissantes résistent mieux, à ce qu'il paraît, que les têtes vulgaires... Saint-Simon survécut au suicide : la balle n'avait atteint aucune des parties organiques; il en fut quitte pour la perte d'un œil. S'il était mort de son fait, son autorité à venir en restait singulièrement compromise, et, de plus, le complément de sa doctrine eût manqué à ses apôtres : le nouveau christianisme n'existait pas... Le Messie en revint donc valétudinaire et défiguré. — On a vu Saint-Simon débiter par l'expérimentation personnelle pour arriver à la publication par la voie de la presse, et d'homme du monde devenir polémiste. Voici maintenant qu'il quitte l'une et l'autre méthode pour le rôle d'évangéliste et de prophète. Il déserte la pratique de la vie, la tribune de la publicité, pour les prédications de la chaire. « En attaquant le système religieux du moyen âge, disait-il à Olinde Rodrigues avant de mourir, on n'a réellement prouvé qu'une chose : c'est qu'il n'est plus en harmonie avec les progrès des sciences positives; mais on a tort d'en conclure que le système religieux devait disparaître en entier; il doit seulement se mettre d'accord avec les progrès des sciences. » Puis il ajoutait par une sorte de retour vers la réalité : « La dernière partie de nos travaux sera peut-être mal

comprise. » Cette dernière partie des travaux de Saint-Simon, c'est le *Nouveau Christianisme*. La pensée, dans cet évangile contemporain, n'est ni saillante, ni neuve. Il s'agit toujours d'un plan de réforme religieuse, basée sur cet argument, à l'usage des schismatiques de toutes les époques, depuis Arius jusqu'à l'abbé Châtel, en passant par Luther, que le christianisme a été détourné de ses voies, et que la profanation est aujourd'hui flagrante dans toutes les églises. L'auteur, après quarante autres, commence par établir la grande scission entre la parole divine et la parole humaine, entre les révélations et les commentaires, entre le texte et la glose; puis, ces prémisses posées, il se résume en concluant que le christianisme, progressif de sa nature, n'aurait pas dû s'immobiliser dans les entraves canoniques; et qu'au contraire, recevant autant d'impulsion qu'il en donnait, agissant sur le siècle comme le siècle agissait sur lui, il aurait dû se modifier suivant les mœurs, suivant les pays, suivant les peuples, suivant les âges, et ne conserver d'éternel que cet adage évidemment divin : « Aimez-vous les uns les autres. » Le Christ n'avait pas dit autrement. Quand il arrive à la démonstration, Saint-Simon rencontre pourtant sa belle et nouvelle formule, celle qu'on aurait compromise en expériences maladroites, si elle n'était pas une vérité hors d'atteinte. De l'adage : « Aimez-vous les uns les autres, » il tire le principe suivant : « La religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Tout est là selon le maître : unité religieuse, infaillibilité sacerdotale, du-



rée du culte, sa moralité, son influence, tout est là. C'est le nouveau christianisme en trois lignes. S'agit-il, en effet, de trouver les prêtres du culte régénéré? Il va sans dire que les prêtres seront forcément et naturellement les hommes les plus capables de contribuer, par leurs travaux, à l'accroissement du bien-être de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Seulement il reste à régler le choix et l'échelle hiérarchique des hommes les plus capables. Sur ce point, Saint-Simon n'avait rien fixé, rien prévu; il posait sa religion à l'état purement spéculatif. Dans la pratique, l'organisation hiérarchique des plus capables a été d'une difficulté presque insoluble. Il tournait la difficulté sans l'aborder; il faisait de la poésie et non de la logique, quand il adressait un hymne aux puissants, aux philosophes, aux savants, aux artistes en tous genres, pour qu'ils se missent à la tête du culte régénéré, pour qu'ils le rendissent majestueux et beau, pour qu'ils le relevassent au moyen de tous les prestiges et de toutes les magnificences. Cette théorie péchait par les deux bases; car il fallait tout à la fois que les privilégiés du génie voulussent commander, et que les autres se résignassent à obéir. Si cette organisation, indécise et vaporeuse, laisse beaucoup à désirer, la partie critique du *Nouveau Christianisme* présente parfois les traces d'une étude plus positive. S'attaquant d'abord au catholicisme, Saint-Simon accuse le pape et son église d'hérésie sur trois chefs: 1° l'enseignement vicieux des laïques; 2° la mauvaise direction donnée aux études des séminaristes, et par suite l'ignorance et l'incapacité religieuse des desservants du culte; 3° l'autorisation occulte et patente

accordée à deux institutions diamétralement opposées, selon lui, à l'esprit du christianisme, celles de l'inquisition et des jésuites; trois hérésies, trois erreurs capitales du catholicisme, destructives du principe fondamental de la révélation chrétienne: « Aimez-vous les uns les autres; » trois obstacles dirimants à l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Luther, aux yeux de Saint-Simon, est hérétique au premier chef, pour avoir, quand il était maître de sa formule, quand il avait table rase devant lui, proclamé une morale très-inférieure à celle qui peut convenir aux chrétiens dans l'état actuel de leur civilisation; et il l'est encore pour n'avoir pas, comme Jésus le disait, organisé l'espèce humaine dans l'intérêt de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Au second chef Luther est hérétique pour avoir adopté un mauvais culte, pour n'avoir point appelé, à l'aide de sa réforme, tous les arts qui charment la vie: la poésie, la musique, la sculpture; pour avoir *prosaïsé* les sentiments chrétiens; pour s'être privé de l'illusion sensuelle, de l'émotion scénique que le catholicisme avait si bien mises en œuvre. Enfin Luther est hérétique au troisième chef, parce qu'il ordonne de lire et de ne lire que la Bible, lecture exclusive, immorale souvent, féconde en révélations sur les turpitudes humaines, nommant de ces vices dont l'existence même devrait être ignorée; lecture trop métaphysique d'ailleurs, et qui n'est pas une des causes les moins actives du dévergondage nébuleux des philosophes allemands. Donc, sur ces trois chefs, Luther est hérétique, comme le pape l'a été sur d'autres chefs. L'un et l'autre ont dévié du grand axiome religieux, du but essen-



tiel de toute loi et de tout dogme, l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Pour rétablir le christianisme dans ses voies, il fallait, toujours suivant Saint-Simon, lui restituer un côté matérialiste dont l'absence le frappe de stérilité dans son action sociale. Le mot de Jésus-Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » mal compris et plus mal pratiqué, avait établi, dans la religion ancienne, une lutte éternelle et indéfinie entre la matière et l'intelligence, le corps et l'esprit. Cette lutte devait cesser, le culte nouveau devait être un fait à la fois social et religieux. Tel est le *Nouveau Christianisme*, dans lequel l'auteur a mérité qu'on dît de lui ce qu'il disait de Luther : « Il a bien critiqué, mais pauvrement doctriné. » De cet opuscule ont découlé, pour les disciples de Saint-Simon, d'abord les deux ou trois épigraphes de la foi nouvelle, puis l'appel aux capacités pour qu'elles eussent à concourir à la grande œuvre de la rénovation religieuse et sociale; puis encore cet apostolat, tout de persuasion et d'amour, cette nouvelle communion de martyrs à laquelle il n'a manqué que des bourreaux plus farouches; enfin le principe vieux, mais oublié, de l'affection fraternelle entre les hommes, base de la nouvelle organisation sociale qui remplacera la force militaire par l'union pacifique, qui dissoudra l'armée pour enrégimenter les travailleurs. Jésus-Christ a préparé la fraternité universelle, dirent les successeurs du prophète; Saint-Simon la réalise. L'Église vraiment universelle va paraître : le règne de César cesse. L'Église universelle gouverne le temporel comme le spirituel, le for extérieur comme le for intérieur. La

science est sainte, l'industrie est sainte. Des prêtres, des savants, des industriels, voilà toute la société. Les chefs des prêtres, les chefs des savants, les chefs des industriels, voilà tout le gouvernement. Et tout bien est bien de l'Église; et toute profession est une fonction religieuse, un grade dans la hiérarchie sociale. *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres.* A côté du texte de Saint-Simon, telle est la glose saint-simonienne. — Mais quand il eut écrit son *Nouveau Christianisme*, sa santé alla dépérissant chaque jour. Réduit à vivre d'emprunts, en proie au besoin et criblé de dettes, il n'en conservait pas moins un calme, une sérénité imperturbables. En 1825 le mal redoubla; pendant deux mois il ne vécut que d'eau et de bouillon. Le corps s'en allait, mais la tête n'avait rien perdu de son activité. Malgré ses souffrances, il s'occupait alors de la fondation d'un journal qui continuât ses doctrines et, prêchant son œuvre, la suivit dans ses développements. Ce journal était le *Producteur*, que le moribond n'eut pas même la joie de saluer comme le vieillard du cantique. Le 19 mai il mourut dans les bras de quelques disciples; c'étaient Auguste Comte, son Benjamin, son vase d'élection, qui avait succédé en 1817 à M. Augustin Thierry dans les fonctions de son secrétaire, et qui depuis renia le maître, et M. Olinde Rodrigues, qui glorifia Saint-Simon avec Bazard (voy. la notice qui suit) et M. Enfantin, puis avec M. Enfantin seul, pour se retirer dans sa tente au jour de la rupture. Ses funérailles se firent sans pompe, et l'on pense bien que son corps ne fut pas présenté à l'église. Ses disciples eux-mêmes dirent dans



le *Globe*, leur journal officiel, qu'ils n'avaient pas voulu demander à une église qu'il avait abandonnée des cérémonies et des prières auxquelles il ne croyait pas. Plusieurs discours furent prononcés sur sa tombe, entre autres par M. Halévy, l'un de ses disciples. — Cette mort de Saint-Simon serait demeurée sous le voile, si plus tard les disciples présents n'en eussent révélé les détails. Leur pieuse affection n'a pas, on doit le croire, rapetissé le héros. Peut-être même ont-ils eu soin de le draper pour mourir. N'importe, il faut raconter ici comme ils racontent. Le moment suprême a des solennités qui désarment le doute. Saint-Simon sentait la vie le fuir; il rassembla autour de son lit les confidents de ses pensées et leur dit : « Depuis douze jours « je m'occupe, mes amis, de la com-  
« binaison la plus capable de faire  
« réussir notre entreprise (*le Produc-  
« teur*); depuis trois heures, malgré  
« mes souffrances, je cherche à vous  
« faire le résumé de ma pensée. Vous  
« arrivez à une époque où des efforts  
« bien combinés parviendront à un  
« immense résultat... La poire est  
« mûre, vous pouvez la cueillir... La  
« dernière partie de mes travaux, le  
« *Nouveau Christianisme*, ne sera  
« pas immédiatement comprise. On a  
« cru que tout système religieux de-  
« vait disparaître, parce qu'on avait  
« réussi à prouver la caducité du sys-  
« tème catholique; on s'est trompé; la  
« religion ne peut disparaître du mon-  
« de : elle ne fait que se transfor-  
« mer... Rodrigues, ne l'oubliez pas,  
« et souvenez-vous que, pour faire  
« de grandes choses, il faut être pas-  
« sionné... Toute ma vie se résume  
« dans une seule pensée : Assurer  
« à tous les hommes le plus libre dé-  
« veloppement de leurs facultés. »

Il se fit alors quelques minutes de silence, après lesquelles l'agonisant ajouta : « Quarante-huit heures après  
« notre seconde publication, le parti  
« des travailleurs sera constitué :  
« l'avenir est à nous. » Ces mots dits, il porta la main à sa tête, et mourut. — Pour résumer Saint-Simon, il faut le voir sous trois aspects saillants et bien distincts : comme expérimentateur, comme publiciste, comme réformateur religieux. Comme expérimentateur, il partit de ce fait, que le seul moyen de pousser la philosophie dans des voies progressives était de se livrer à des expériences successives et personnelles. Cherchant, combinant des actions étranges et inouïes, ou de nouvelles séries d'actions, il s'abandonna sciemment à beaucoup d'épreuves folles; il fut extravagant selon le monde, bizarre, immoral, mal famé : chose qui lui importait peu, car il rêvait une moralité nouvelle. Voici comment il définit lui-même cette phase expérimentale : « 1<sup>o</sup> Mener pendant tout le cours de la vigueur de l'âge la vie la plus originale et la plus active possible; 2<sup>o</sup> prendre connaissance avec soin de toutes les théories et de toutes les pratiques; 3<sup>o</sup> parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé; 4<sup>o</sup> enfin, employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets de ses actions pour les autres et pour soi, à établir des principes sur ces résumés. » Dans la seconde phase de sa vie, il résuma, comme publiciste, les impressions qu'il avait acquises dans sa vie expérimentale; il chercha à les rendre profitables et pratiques pour le monde industriel,



scientifique et politique. Il essaya par lambeaux son système de doctrine et d'applications générales, dont la synthèse ne devait se trouver que plus tard dans le *Nouveau Christianisme*, attique de son monument. Enfin comme révélateur religieux, il couronna ses travaux antérieurs, travaux incomplets et préparatoires, par la théorie d'une socialisation chrétienne; il donna la formule qui résumait, suivant lui, le seul principe révélé du christianisme, le seul article de foi qui fût d'inspiration divine: « La religion doit diriger la société vers le grand but de l'amélioration morale et physique, la plus rapide possible, de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Sentence de paix et de fraternité, d'amour et d'union, qui vaut à elle seule tout un code de morale; maxime sainte devant laquelle viennent s'amortir et s'éteindre les grands et honteux mobiles des sociétés modernes, l'égoïsme, la haine, l'isolement, le doute, le découragement, la mauvaise foi; dogme déjà pressenti par le philosophe dans les *Lettres d'un habitant de Genève*, mieux accusé plus tard par la *Réorganisation de la société européenne*, mais articulé seulement d'une manière formelle dans le *Nouveau Christianisme*, ce testament de Saint-Simon. Après avoir admis la divinité du christianisme, il contredit cette assertion sans s'en douter, puis il s'écrie: « Et « ma mission aussi est divine! » Pour preuve il raconte une vision qu'il aurait eue pendant sa détention dans la prison du Luxembourg. « Charlemagne, dit-il, m'est apparu « et m'a dit: Depuis que le monde « existe, aucune famille n'a joui de « l'honneur de produire un héros et « un philosophe de première ligne;

« cet honneur était réservé à ma « maison. Mon fils, tes succès comme « philosophe égaleront ceux que j'ai « obtenus comme militaire et comme « politique. » A ce compte, il n'est personne au monde qui ne puisse prétendre avoir reçu du ciel une mission, et qui ne puisse citer à l'appui des rêves du même genre. Aussi ce qui nous étonne, ce n'est pas que Saint-Simon se soit posé en nouveau Messie, mais qu'il ait réussi à faire croire en lui, en plein XIX<sup>e</sup> siècle, à une époque de doute ou d'indifférence pour toutes les questions religieuses. — Au reste, on se tromperait étrangement si l'on croyait trouver dans le *Nouveau Christianisme* l'exposé d'une religion nouvelle. En général Saint-Simon s'y attache plus à détruire qu'à réédifier, et nous ferons remarquer en passant que ses accusations contre le pape et le catholicisme, fussent-elles vraies en fait, ne convaincraient point encore l'Église latine d'hérésie, car son orthodoxie dépend non de la conduite de ses ministres, si haut placés qu'ils soient dans la hiérarchie, mais bien de la doctrine professée par les papes et la majorité des évêques. — Enfin, comme écrivain, Saint-Simon est, en général, incorrect; ses pensées même les plus simples ne se dégagent qu'avec peine, et ce défaut devient encore plus saillant lorsqu'il aborde un ordre d'idées qui, par leur nature, exigent la plus grande netteté, la plus grande précision dans les mots. Ce défaut lui est commun avec Charles Fourier, qui l'a poussé jusqu'à ses dernières limites; mais il y a entre les deux réformateurs cette différence, que les élèves du second ont fait et font encore des efforts inouïs pour rendre intelligibles ses doctrines, tandis que



les saint-simoniens semblent avoir pris à tâche de dénaturer quelquefois et toujours d'envelopper de ténèbres de plus en plus épaisses les pensées de leur maître. Il en est résulté que le fouriérisme est aujourd'hui constitué en parti, ayant sa presse périodique, ses assemblées, ses établissements d'essai, tandis que le saint-simonisme, après quelques années d'une existence bruyante et scandaleuse, est tombé dans un discrédit dont il ne se relèvera sans doute jamais, malgré les prédictions de son grand-prêtre, qui disait souvent à ses disciples : « De nouvelles phases viendront, qui placeront nos doctrines dans un chemin de gloire et de prospérité. » On sait comment se sont réalisées ces prophéties d'une secte à laquelle le public dès aujourd'hui ne songe guère plus qu'à l'Être suprême de Robespierre ou à la ridicule théophilanthropie de La Révellière-Lépaux. — Nous avons donné aussi exactement qu'il nous a été possible le résumé des doctrines d'un homme qui, dans le XIV<sup>e</sup> siècle, eût passé pour un fou ou un hérétique, et que peut-être on eût fait périr sur un bûcher, mais qui, dans le XIX<sup>e</sup>, dans un temps qui se vante d'être plus éclairé, plus sage que tous ceux qui l'ont précédé, a trouvé des admirateurs, des sectaires ! Nous n'oserions pas dire dans laquelle des deux époques il y a plus de raison et de vérité. Pour faire mieux connaître Saint-Simon, nous résumerons ainsi son histoire. Né dans une position fort élevée, très-fier et très-vain comme ses ancêtres, mais dépourvu de tout savoir et de toute instruction, comme beaucoup de gens de son rang l'étaient alors, il entra dans la carrière des armes pour profiter des avantages de sa noblesse,

et par conséquent par ambition et par vanité. S'apercevant, dès qu'il y fut entré, qu'il fallait autre chose qu'une haute naissance pour y arriver au premier rang, il la quitta pour se livrer à des aventures, à des essais, à des expériences d'autant plus folles, d'autant plus chimériques qu'il ne possédait les éléments d'aucune science, et qu'il dut y perdre bientôt le peu de fortune qu'il avait amassée. Le hasard lui donna occasion de réparer cette perte, en se faisant acquéreur de biens nationaux, ce dont son nom et ses antécédents devaient l'éloigner. Militaire dès sa jeunesse, dans un rang élevé, il pouvait, en adoptant les idées de la révolution comme il le fit, se trouver bientôt à la tête d'une armée ; mais il paraît que la gloire des armes ne le toucha jamais ; il voulait bien se distinguer, être remarqué de la foule, mais c'était par de la bizarrerie, par des idées extraordinaires qu'il voulait fixer les regards. On ne conçoit pas qu'un homme aussi dépourvu de savoir, aussi étranger à toutes les sciences, ait pu entreprendre d'en être le réformateur, et que même il ait trouvé des auditeurs, des sectaires. Quand il se crut assez avancé, il se rendit assidûment aux séances de l'Académie des sciences, pour lui communiquer ses rêveries, qu'il annonçait comme de merveilleuses découvertes. Voici ce qu'un de nos académiciens les plus distingués nous écrivait récemment à cette occasion : « Quand cet homme (Saint-Simon), venait lire ses billesvesées à l'Académie des sciences, il était considéré non-seulement comme un fou, mais comme un imbécile ; tout le monde s'en allait, on le laissait presque seul avec le bureau... Ex-



« pliquez-moi comment des hommes de sens ont pu s'éprendre d'enthousiasme pour de telles doctrines?... » Répondant à cette dernière question du savant académicien, nous dirons que notre opinion est qu'il n'y a jamais eu d'enthousiasme réel pour les *billevesées* de Saint-Simon, et que l'on pourrait facilement et sans exagération classer les sectaires ou les admirateurs de cet homme en charlatans, en fourbes impudents, en hommes crédules et dupes. C'est ce que démontre assez clairement l'histoire de cette secte, postérieurement à la mort de Saint-Simon, telle que l'a racontée, avec tout le soin et l'exactitude convenables, notre collaborateur Villenave dans sa notice sur Bazard, qui fut l'un des continuateurs de Saint-Simon (*voy.* la notice qui suit). Nous n'y ajouterons, pour compléter le tableau, que quelques faits postérieurs, qui démontrent de plus en plus que sectaires et maîtres, tous n'étaient que des hommes sans conviction et sans bonne foi. Après avoir été condamnés par des jugements sans réplique, après avoir été dispersés, expulsés par la police, après avoir erré pendant plusieurs années en Égypte, en Turquie, en Algérie et dans d'autres contrées, plutôt en charlatans, en aventuriers qu'en apôtres, n'ayant trouvé dans toutes ces contrées aucun moyen de semer leurs doctrines ou de faire de nouvelles dupes, ils sont revenus en France, où cela est toujours plus facile. Renonçant alors à prêcher la communauté des biens et le mépris des richesses, ils sont rentrés dans les voies de la politique ou de la spéculation; enfin on les voit aujourd'hui, honteux du rôle qu'ils ont joué, mais toujours protégés par le même parti, occuper

de grands emplois dans les chemins de fer et dans les rangs les plus élevés de la société et du gouvernement. Voici la réponse qu'a faite récemment l'un d'eux à M. Reybaud, qui, s'étonnant de le voir, ainsi que plusieurs de ses confrères, dans la carrière des spéculations et de l'agiotage, lui demanda comment il avait pu renoncer *aux phases de gloire et de splendeur* si solennellement annoncées *par le maître* : « Ne trouvez-vous pas, dit le disciple, que cette *nouvelle phase* en vaille bien une autre?... » Ainsi s'explique tout le but et, comme disent ces messieurs, *les tendances* du saint-simonisme. M. Reybaud l'a fort bien compris. Comme nous il voit clairement aujourd'hui qu'en religion, comme en politique et en beaucoup d'autres choses, il n'y a dans tout cela que charlatanisme et mensonge. S'il avait à parler encore des *socialistes*, nous pensons qu'il ne les traiterait pas avec la même indulgence. Mais il se gardera bien de revenir sur un sujet aussi complètement oublié. Nous-mêmes nous reprocherions d'en avoir parlé trop long-temps, si notre tâche n'était pas de présenter telle qu'elle est réellement, de montrer dans toute sa vérité cette époque d'illusion et de fausseté. — Nous terminerons cette notice par la liste des écrits plus ou moins absurdes que *le Maître*, comme l'appelaient ses disciples, a publiés en différents temps. On y reconnaît facilement les variations de son système, l'incohérence et l'incertitude de ses vaines théories. I. *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains sur le système du monde*, 1803, in-8°. II. *Lettres adressées au Bureau des longitudes et à la première classe*



de l'Institut, 1808, in-8°. III. *Introduction aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1807, in-8°. Cette introduction et ces lettres présentées aux savants de l'Académie n'en furent pas mieux comprises l'une que l'autre. Ce qu'il est bon de remarquer, parce que c'est une nouvelle preuve des variations et de l'incertitude de l'auteur, c'est que ses ouvrages de cette époque sont empreints d'une admiration très-prononcée pour Napoléon, qu'il supposait alors disposé à faire une révolution dans les sciences et l'industrie comme il l'avait faite dans la politique. On trouve une analyse de l'Introduction par O. Rodrigues, qui fut aussi l'un des continuateurs de Saint-Simon, dans le *Producteur*, journal philosophique de l'industrie, des sciences et beaux-arts, où écrivaient plusieurs disciples de l'école saint-simonienne. IV. *Nouvelle Encyclopédie*, Paris, 1810, in-8°. Il n'en a paru que le prospectus et la première livraison. Saint-Simon avait écrit en 1812 des *Mémoires sur l'Encyclopédie*. Il y expliquait l'idée qu'on doit attacher à ce mot, et prétendait que ce titre ne peut être convenablement donné qu'à une conception dans laquelle les connaissances humaines seraient présentées dans l'ordre de leur filiation, de leur dépendance généalogique. « Le mot *encyclopédie*, dit-il, dont les racines sont grecques, signifie *enchaînement des sciences*; ainsi un ouvrage revêtu du titre d'*encyclopédie* doit présenter des vues sur l'organisation du système scientifique; une bonne encyclopédie serait une collection complète des connaissances humaines, rangées dans un ordre tel que le lecteur descendrait, par des échelons également espacés; depuis la conception scientifique la

plus générale jusqu'aux idées les plus particulières, et *vice versa*... L'*Encyclopédie du XVIII<sup>e</sup> siècle* a été faite dans un esprit bon pour le temps, mauvais pour l'époque actuelle; elle a été construite d'après un plan proportionné aux lumières d'alors, et très-inférieur à celui que les lumières acquises depuis ont mis à portée de concevoir. Il n'y a même d'encyclopédique dans tout ce travail que le discours préliminaire. Il reste une lacune immense entre ce discours et le corps de l'ouvrage qui n'est qu'un dictionnaire général. D'Alembert et Diderot ont admis la division de Bacon. Ils ont classé les sciences en sciences de mémoire, sciences de raison et sciences d'imagination. Cette division est vicieuse, parce que, chaque science particulière exigeant le cours de toutes les facultés de notre intelligence, une division qui partage notre intelligence en trois facultés, ne peut porter que sur des nuances, et laisse nécessairement les différences les plus essentielles entièrement confondues. Par exemple, on peut bien dire que la botanique exige plus de mémoire que de raison et d'imagination, mais on ne saurait concevoir l'existence d'un botaniste entièrement dépourvu d'imagination et de raison. C'est l'analyse des progrès de l'esprit humain qui doit servir de base à l'encyclopédie; c'est cette analyse qui doit fixer la division de ce grand livre de la science. » Saint-Simon entreprend ensuite, à l'aide de la figure d'un arbre, de représenter le développement des conceptions encyclopédiques de l'esprit humain, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avenir. La tige de cet arbre représente les termes progres-



sifs de l'idée générale, et ses branches les diverses coordinations encyclopédiques correspondant à ces termes progressifs. L'arbre se divise en cinq époques; la première est représentée par la cime de sa tige, qui se perd dans un nuage, où l'on trouve ces deux inscriptions : *Sensations primitives, établissements des premiers signes de convention*. Les quatre autres époques sont désignées sous les noms et dans l'ordre suivants ; *Idolâtrie, polythéisme, monothéisme, physicisme*. Dans la suite Saint-Simon modifia considérablement les explications qu'il donnait alors des différents termes de cette progression. Comme on le voit, l'idée fondamentale de cette brochure est bonne, mais l'initiative n'en appartient point à Saint-Simon. Avant lui, Leibnitz avait entrevu le plan d'un dictionnaire philosophique, par ordre de matières, ainsi qu'on peut le vérifier dans les *Essais sur l'entendement humain* et surtout dans le *Discours touchant la méthode de la certitude et l'art d'inventer*. Mais sur ce que Leibnitz n'avait fait qu'indiquer, Saint-Simon a voulu édifier tout un système. Ce fut son écueil. Après avoir posé un principe juste, il en fausse l'application, et plus il avance, plus il va à la dérive, parce qu'il oublie de prendre l'analogie pour guide. Cette suite de ses travaux porte le titre de *Mémoires sur l'Encyclopédie*; mais elle n'a jamais été publiée. V. *Réorganisation de la société européenne, ou De la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun sa nationalité, par Henri Saint-Simon et Augustin Thierry, son élève*, Paris, 1814, un vol. in-8°. Cet ouvrage fut inspiré par les événements qui ame-

nèrent la chute de l'empire. Saint-Simon était alors partisan du régime parlementaire, mais plus tard il ne le considéra plus que comme un moyen de faciliter le passage de la féodalité à l'état d'association. La constitution anglaise, avec les améliorations dont elle est susceptible, lui semblait le système le plus parfait auquel les peuples pussent arriver, et en conséquence il en souhaitait l'adoption par toutes les nations. Il proposait l'établissement d'un parlement européen qui aurait eu pour fonctions, par rapport aux peuples qu'il aurait représentés, de maintenir la paix entre eux et d'administrer leurs intérêts communs.

« Des confédérations particulières, »  
 « disait-il, des coalitions opposées »  
 « d'intérêts rejettent l'Europe dans »  
 « ce triste état de guerre dont on »  
 « aura essayé vainement de la tirer; »  
 « voilà ce que l'événement prouve- »  
 « rait mieux encore, voilà ce que ni »  
 « le bon esprit, ni la sagesse, ni le »  
 « désir de la paix ne peuvent faire »  
 « éviter; assemblez congrès sur con- »  
 « grès; multipliez les traités, les con- »  
 « vention, les accommodements; »  
 « tout ce que vous ferez n'aboutira »  
 « qu'à la guerre; vous ne la détrui- »  
 « rez point, vous pourrez tout au »  
 « plus la faire changer de lieu. L'Eu- »  
 « rope est dans un état violent, tous »  
 « le savent, tous le disent; mais cet »  
 « état, quel est-il? d'où vient-il? a- »  
 « t-il toujours duré? Est-il possible »  
 « qu'il cesse? Ces questions sont en- »  
 « core sans réponse. A toute réunion »  
 « de peuples, comme à toute réunion »  
 « d'hommes, il faut des institutions »  
 « communes, il faut une organisa- »  
 « tion; hors de là tout se décide par »  
 « la force. Vouloir que l'Europe soit en »  
 « paix par des traités et des congrès, »  
 « c'est vouloir qu'un corps social sub-



« siste par des conventions et des accords. Nous affectons un mépris superbe pour les siècles qu'on appelle du moyen âge; nous n'y voyons qu'un temps de barbarie stupide, d'ignorance grossière, de superstitions dégradantes, et nous ne faisons pas attention que c'est le seul temps où le système politique de l'Europe ait été fondé sur sa véritable base, sur une organisation générale. »

Après avoir rappelé les guerres meurtrières qui se sont succédé depuis la chute de la puissance papale, qui avait été jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle le lien de l'association européenne, il continue ainsi : « Malgré tant d'exemples si frappants, le préjugé a été tel que les plus grands talents n'ont pu lutter contre lui. Tous ne font dater que du XVI<sup>e</sup> siècle le système politique de l'Europe; tous ont regardé le traité de Westphalie comme le vrai fondement de ce système, et cependant il suffirait d'examiner ce qui s'est passé depuis ce temps pour sentir que l'équilibre des puissances est la combinaison la plus fausse qui puisse être faite, puisque la paix était le but et qu'elle n'a produit que des guerres, et quelles guerres ! » Examinant quelles doivent être les attributions du parlement dont il propose l'institution, il veut qu'il soit chargé d'organiser et de surveiller l'instruction publique, de prononcer sur les différends qui pourraient s'élever entre les peuples associés, enfin de proposer et de diriger les grandes colonisations, les colonisations générales sur tout le globe. Quant à la manière dont ce grand corps politique devrait être composé, il n'y admet que les hommes chez qui les dispositions natives, l'éducation, les travaux habituels ont subordonné les consi-

dérations particulières, les affections locales aux vices et aux affections générales. Il propose ensuite, comme moyen d'arriver à l'établissement du parlement européen, la réunion préalable de la France et de l'Angleterre sous un pouvoir commun. Cette proposition, dans les circonstances où elle était faite, ne pouvait manquer d'être mal accueillie; mais Saint-Simon n'était pas homme à reculer devant les obstacles. Tout le reste de son plan est également fondé sur de vaines utopies, sur de chimériques pensées de paix et de pouvoir universels. VI. *Lettre de Henri de Saint-Simon à MM. Comte et Dunoyer*, insérée dans le tome III du *Censeur européen* (1814), pag. 334 à 356. VII. *Le Défenseur des propriétaires de domaines nationaux*, etc., Paris, 1815. Il n'en a paru que le prospectus. VIII. *Profession de foi des auteurs de l'ouvrage annoncé sous le titre : le Défenseur*, etc., Paris, 1815, in-8° de 8 pages. IX. *Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de 1815* (avec M. Aug. Thierry), Paris, 1815, in-8° de 14 pages. X. *Profession de foi du comte de Saint-Simon au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte*, Paris, 1815, in-8° de 4 pages. XI. *Quelques idées soumises par M. de Saint-Simon à l'assemblée générale d'instruction primaire*, Paris, 1815, in-8° de 4 pages. XII. *L'Industrie, ou Discussions politiques, morales et philosophiques dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants*, Paris, 1817 et 1818, 4 vol. in-8°. Saint-Simon eut pour collaborateurs, dans cet ouvrage, MM. Saint-Aubin, Augustin Thierry, qui y prend la qualification de fils adoptif de Saint-Simon, et Auguste Comte. Le premier



volume se compose des trois opuscules suivants, qui avaient été imprimés à la même époque, et que l'on réunit seulement sous un nouveau frontispice. Ce sont : 1° *L'Industrie littéraire et scientifique ligée avec l'industrie commerciale et manufacturière*, ou *Opinions sur les finances, la politique, la morale et la philosophie*, tome premier, première partie, *finances*, par Saint-Aubin ; 2° *deuxième partie, politique*, par Aug. Thierry ; 3° *troisième partie, finances*, par Saint-Aubin. Le reste ne porte que le nom de Saint-Simon. Cet ouvrage aliéna les protecteurs que Saint-Simon s'était faits dans le monde financier. Quelques-uns d'entre eux avaient encouragé ses premières publications sur l'industrie, et avaient autorisé l'auteur à se donner dans ses prospectus l'appui de leurs noms ; mais quand ils virent que le but n'était rien moins que de les organiser en parti politique, lorsqu'ils s'entendirent appeler par lui à la tête de l'administration publique, ils furent effrayés de l'alliance qu'ils avaient contractée, et par une lettre du 30 octobre 1817 ils prièrent le préfet de police de vouloir bien ordonner à tous les journaux de consigner le désaveu formel qu'ils faisaient des opinions contenues dans le troisième volume de l'*Industrie*. Ils déclarèrent de plus qu'en souscrivant à l'ouvrage de Saint-Simon, ils avaient voulu faire acte d'aumône et non de sympathie. Cette lettre était signée de MM. Cottier, Vassal, Hezelsell, Blanc, Hottinguer, Gros-Davilliers, Delessert, Casimir Périer, Guérin de Tonnein. Cependant tous les magnats de la finance ne renièrent point le novateur, et parmi ceux qui lui restèrent fidèles Jacques Laffitte figurait au premier rang ; ce qui donne

lieu de croire qu'il y avait dans tout cela un but politique. XIII. *Le Politique*, par une société de gens de lettres. Mélanges, tome I et II, Paris, 1819, in-8°. Cet ouvrage, qui a paru périodiquement, devait être divisé en quatre parties, chacune ayant sa pagination particulière, 1° *Politique pure* ; 2° *Politique littéraire* ; 3° *Politique scientifique* ; 4° *Mélanges*. Cette dernière partie seule a été publiée. Saint-Simon eut pour collaborateur dans ce recueil, Lachevardière, ancien consul, connu par ses opinions ultra-révolutionnaires. XIV. *L'Organisateur*, Paris, 1819-1820, un vol. in-8°. Cet ouvrage a paru par morceaux détachés et qui ont ensuite été réunis d'une manière confuse dans des éditions successives. C'est dans la première livraison que se trouve cette *Parabole* dont nous avons parlé et qui valut à l'auteur un procès en cour d'assises. XV. *Lettre de Saint-Simon aux jurés qui doivent prononcer sur l'accusation intentée contre lui*, Paris, 1820, in-8° de 43 pag. XVI. *Considérations sur les mesures à prendre pour terminer la révolution*, présentées au roi, ainsi qu'à MM. les agriculteurs, négociants, manufacturiers et autres industriels qui sont membres de la Chambre des députés, Paris, 1820, in-8°. XVII. *Trois Lettres à MM. les cultivateurs, fabricants, négociants, etc.*, Paris, 1820-1821, in-fol. et in-8°. XVIII. *Lettre d'envoi à MM. les industriels*, Paris, 1820, in-4° de 4 pages. XIX. *Six lettres sur les Bourbons, adressées au roi et aux industriels*, Paris, 1820, in-8°. XX. *Du système industriel*, Paris, 1821, in-8°. XXI. *Des Bourbons et des Stuarts*, Paris, 1822, in-8°. XXII. *Catéchisme des industriels*, Paris, 1824, in-8°. XXIII. *Opinions littéraires, philosophiques*



et industrielles, Paris, 1821-25, in-8°. Saint-Simon eut pour collaborateurs, dans cette publication, MM. Léon Halévy, Olinde Rodrigues et le docteur Bailly de Blois. XXIV. *Nouveau Christianisme, dialogues entre un Conservateur et un Novateur*, Paris, 1825, in-8°. Saint-Simon a de plus fourni quelques articles au *Censeur européen* et laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, entre autres des *Mémoires sur l'Encyclopédie et sur la science de l'homme*. Son élève, Olinde Rodrigues, avait entrepris de publier une édition complète de ses œuvres, mais deux livraisons seulement ont paru en 1832, in-8°. Elles contiennent, outre quelques fragments de *Mémoires* écrits par l'auteur sur sa propre vie : 1° les *Lettres d'un habitant de Genève*; 2° la *Parabole*; 3° le *Nouveau Christianisme*; 4° le *Catéchisme des industriels*; 5° *Vues sur la propriété et la législation*. L'éditeur y a de plus ajouté quelques morceaux de sa façon, tantôt en forme d'introduction, tantôt en forme de notes. — Parmi les ouvrages dont Saint-Simon a été l'objet nous citerons : 1° *Les réformateurs contemporains*, par M. Louis Reybaud, dont nous avons parlé et qui a obtenu un prix au concours de la classe des sciences morales de l'Institut; 2° *l'Exposition de sa doctrine*, publiée par un de ses

élèves; 3° *Pièges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen*, par Charles Fourier. On trouve dans la *Biographie des contemporains*, par Rabbe et Boisjolin, et dans le *Dictionnaire de la conversation*, des notices apologétiques évidemment composées par des adeptes. On a publié récemment dans la *Phalange* une biographie de Saint-Simon dans le même esprit et manquant également de vérité et d'exactitude. Le poète Bérauger lui a consacré, dans la chanson qu'il a intitulée *Les Fous*, une stance que nous croyons devoir citer :

J'ai vu Saint-Simon, le prophète,  
Riche d'abord, puis endetté,  
Qui, du fondement jusqu'au faite,  
Refaisait la société.  
Plein de son œuvre commencée,  
Vieux, pour elle, il tendait la main,  
Sûr qu'il embrassait la pensée  
Qui doit sauver le genre humain.

On pourrait se tromper sur le véritable sens de ces vers, si on ne lisait pas dans le même volume une notice nécrologique à la louange de Saint-Simon, et si dans cette notice ne se trouvait exprimé le vœu que quelqu'un se charge d'écrire une *histoire consciencieuse du philosophe réformateur*. Cette tâche, nous croyons l'avoir remplie; mais nous ne pensons pas que ce soit de manière à mériter les éloges du célèbre chansonnier.







# ARMAND BAZARD,

PAR VILLENAVE.

(Extrait du tome LVII de la *Biographie Universelle*, publié en 1834.)

**BAZARD** (AMAND), homme ardent et rêveur, l'un des fondateurs du carbonarisme en France et l'un des deux premiers *Pères Suprêmes* de la religion saint-simonienne, naquit vers l'an 1792, quand le trône et l'autel s'écroulaient ensemble. Son berceau touche à celui de la république, son enfance se rattache au consulat, son adolescence à l'empire, son âge mûr à la restauration, et la grande rêverie de son apostolat à la révolution de 1830. Un des évangélistes de la religion nouvelle, M. Emile Barrault, nous apprend que Bazard et Enfantin eurent dans Olinde Rodrigues un *précurseur* qui les baptisa dans les eaux de Saint-Simon, qui les annonça au monde, les éleva, et, trop modeste, se mit ensuite à l'ombre de leurs autels :

- De Saint-Simon Olinde Rodrigues
- avait appris à croire aux destinées
- de l'humanité, et il avait enseigné
- ces destinées à notre père et à
- Bazard... Cet héritage de Saint-
- Simon, notre père le REÇUT de
- Rodrigues. » (Dernier numéro du *Globe*, 20 avril 1832.) — Nous ne

prétendons pas donner ici un exposé complet de la doctrine des nouveaux évangélistes qui, d'ailleurs, auraient entre eux besoin d'un peu de *concordance*, nous pensons, comme M. Léon Halevy qui, parlant de Saint-Simon, a fort bien dit :

Il fondait une école et non pas une église.

Nous n'examinerons donc pas si M. Barrault a eu raison de dire que *Saint-Simon ne fit point la cène et légua son œuvre à un docteur* ; qu'il eut tort de ne point appeler la femme à régner avec lui ; que pour cette raison il n'a été que LE MAÎTRE, et a laissé à un autre la gloire d'être LE PÈRE, LE MESSIE DE DIEU ET LE ROI DES NATIONS. Quand il s'agit de *précurseur*, de nouveau *messie*, de nouveau *verbe incarné*, de *transformation de la propriété*, de *religion nouvelle*, de *politique nouvelle*, il convient de traiter gravement la matière, et de ne pas aller prendre des armes offensives dans l'arsenal des incrédules détracteurs. Nous nous bornerons donc à citer les œuvres du Père, ou de ses Apôtres, appliquant ainsi à eux-mêmes, afin



qu'ils n'aient point à se plaindre de nous, leur grand axiome : *A chacun selon ses œuvres.* — Au mois d'octobre 1830, Bazard et Enfantin firent imprimer, sous le titre de *Religion saint-simonienne*, une *Lettre à M. le président de la chambre des députés*. Ils commencent par rappeler qu'à la séance du 29 septembre, M. Mauguin, en signalant l'existence d'une secte *demi-religieuse, demi-philosophique*, « l'avait représentée, » dans une vue *très-bienveillante*, « comme enseignant la *communauté des biens*, » et que, dans la séance du lendemain, M. Dupin, en parlant de la même société, avait reproduit l'assertion de son collègue, ajoutant que les saints-simoniens demandaient encore *une autre communauté*, celle des femmes. Ensuite les deux pontifes de la religion nouvelle cherchent à se justifier, et repoussent comme fausse, mais en termes bien singuliers, la double assertion des deux députés : « Oui, » sans doute, disent-ils, les saints-simoniens professent, sur l'avenir de la propriété et sur l'avenir des femmes, des idées qui leur sont particulières, et qui se rattachent à des vues toutes particulières aussi et toutes nouvelles sur la religion, sur la politique, sur le pouvoir, sur la liberté... ; mais il s'en faut de beaucoup que ces idées soient celles qu'on leur attribue. » Bazard et Enfantin déclarent donc qu'ils repoussent le *partage égal* de la propriété ; que ce *partage égal* serait une *violence grande* ; mais, comme ils croient à l'*inégalité naturelle* des hommes, ils veulent qu'à l'avenir *chacun soit placé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres*. En conséquence ils se bornent donc, disent-ils, à poursuivre la

*destruction de l'héritage.* « Ils demandent que tous les instruments du travail, les terres et les capitaux, qui forment aujourd'hui le fonds morcelé des propriétés particulières, soient réunis en un fonds social, et que ce fonds soit exploité par *association et hiérarchiquement*, de manière à ce que la tâche de chacun soit l'expression de sa capacité, et sa richesse, la mesure de ses œuvres. » La propriété ne doit pas consacrer le *privilege impur de l'oisiveté, c'est-à-dire celui de vivre du travail d'autrui*. C'est ainsi que Bazard et son compère entendaient respecter le droit de propriété, en faisant de toutes les terres et de tous les capitaux du globe un *fonds social*. Suivant ce premier dogme fondamental de la religion saint-simonienne, les pères n'étaient dépouillés que dans leurs enfants ; c'est pour leurs enfants qu'ils avaient élevé et soigné leur fortune, et ils ne pouvaient, à leur mort, leur léguer un centime ; en sorte que, par exemple, si les enfants d'un millionnaire étaient aveugles, rachitiques ou imbéciles, ils ne devaient plus être rétribués, sur le *fonds social*, où leur grande fortune se serait engloutie, que *selon leur capacité ou selon leurs œuvres*, c'est-à-dire beaucoup moins que

..... ces hommes enfants  
Qui de Savoie arrivent tous les ans,  
Et dont la main légèrement essuie  
Ces longs canaux engorgés par la suite.

Ce n'était pas la loi agraire, c'était pis encore ; ce n'était pas l'égalité, mais l'inégalité et l'aristocratie dans la misère. Et quant au mode de répartition du *fonds social* dans toute la *famille humaine*, se composant d'environ huit cent millions d'indi-



vidus répartis dans le monde, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Spitzberg, depuis la Terre-de-Feu jusqu'au Groenland, et embrassant non-seulement l'Europe, l'Asie, l'Afrique, mais aussi l'Amérique et l'Océanie, MM. Bazard et Enfantin devaient se charger de ce petit travail, dont l'exécution ne leur paraissait ni impossible, ni difficile, nonobstant les trois mille soixante-quatre langues qui, selon Adelung, sont parlées sur le globe, nonobstant le nombre si considérable de religions diverses, et les usages, les coutumes et les préjugés bien plus diversement nombreux encore. Quant aux femmes, Bazard et Enfantin déclarent à la chambre des députés ne vouloir que leur *complète émancipation*, mais sans prétendre abolir la sainte loi du mariage, proclamée par le christianisme, attendu qu'ils sont venus pour le perfectionner, pour l'*accomplir*, et non pour le détruire. Mais comment entendent-ils ce que sera désormais le mariage sous leur pontificat ? « La religion de Saint-Simon, disent-ils, ne vient mettre fin qu'à ce trafic honteux, à cette *prostitution légale*, qui sous le nom de mariage, etc. » Il y a ici, dans la doctrine, une certaine réticence, mais les termes qui l'enveloppent ouvrent le champ à de larges interprétations. Bazard et Enfantin terminent par annoncer qu'ils ne sont point affiliés à ces sociétés « qui ont une mission importante à remplir, celle de défendre en France la *DESTRUCTION* opérée par les événements de juillet, et de déterminer le mouvement qui étendra cette *DESTRUCTION* à toute l'Europe : cette tâche, disent-ils, est *GRANDE*, elle est *LÉGITIME*, etc. » — La chambre

des députés ne fit aucune attention à ce grand manifeste de désorganisation sociale. Le gouvernement laissa s'ouvrir les temples de la nouvelle église à Paris, à Lyon, dans d'autres villes encore. On courut aux prédications religieusement anarchiques : la foule était grande aux sermons, aux conférences. Bazard, Enfantin et leurs apôtres ne se disaient pas républicains, ils ne croyaient pas, ils ne voulaient pas l'être. Leurs doctrines sur la hiérarchie, sur l'omnipotence de leur pontificat, se trouvaient bien plus en rapport avec les prétentions de Boniface VIII (1), qu'avec les dogmes politiques de Marat et de Robespierre. Ils étaient d'ailleurs très-pacifiques ; la parole saint-simonienne devait suffire à tout changer, à tout renverser. Il ne fallait qu'un ou deux *Pères suprêmes*, quelques apôtres, un journal et des missionnaires, avec quoi ils disaient qu'ils entraîneraient le monde, avec quoi ils feraient de toutes les richesses

---

(1) On peut voir à l'article *Boniface VIII*, au tome III, page 110 de la *Biographie Universelle*, ce que furent les prétentions de ce pape pour la suprématie du souverain pontificat sur tous les pouvoirs de la terre, et les dissensions qui en furent la suite entre Philippe-le-Bel et la cour de Rome. Il est difficile de croire que tous les Saint-Simoniens aient eu sérieusement de pareilles idées sur l'omnipotence de leur *Père suprême* ; mais nous ne doutons pas que la secrète pensée des meneurs ne fût de renverser successivement tous les pouvoirs de la société, afin de se mettre à leur place ; car sans cela on peut dire que tout leur système, tous leurs efforts n'eussent été qu'une niaise utopie, de ridicules démonstrations. Mais, grâce à Dieu, ils étaient encore loin d'atteindre un pareil but. Pour y parvenir il eut fallu traverser beaucoup de révolutions et de calamités. Ainsi l'on a fort bien fait de les arrêter sur la route.

(Note de l'Éditeur.)



de la terre un seul *fonds social*, lequel serait inégalement partagé entre huit cent millions de Saint-Simoniens Lapons, Chinois, Français, Indous, Allemands, Madécasses, Anglais, Iroquois, Italiens, Arabes, Danois, Otaïtiens, Cosaques, Caffres, Topinambous, etc., et bien strictement à *chacun selon sa capacité, à chacun selon ses œuvres*. Or il arriva, et c'était au XIX<sup>e</sup> siècle, que cette doctrine étrange trouva bon nombre de partisans. Des hommes éclairés, sortis de l'école polytechnique, des médecins, des savants, hommes de conviction, se firent recevoir apôtres. Plusieurs même vendirent leur patrimoine et en versèrent le prix tout entier dans la grande caisse du *fonds social universel* qui fut établi rue Taitbout. Ne dirait-on pas que, si des épidémies physiques ravagent de temps en temps la terre, il est aussi des épidémies morales qui, à certaines époques, y font leur invasion ! Et il n'est pas inutile de faire remarquer qu'à la même époque, conjointement avec le vertige saint-simonien, régnait la confusion dans la littérature. Racine était déclaré *enfoncé*, Ronsard mis au-dessus de Voltaire, la langue française ramenée vers la barbarie, l'art dramatique vers son enfance, le sublime vers le grotesque, la société vers les grands jours de l'anarchie. Et plusieurs journaux entraient dans cette vaste confusion ! L'Institut n'élevait qu'une voix timide ; le gouvernement, sans prévoir, semblait regarder et attendre. L'infiltration des poisons anarchiques dans la société et dans les lettres se faisait sans obstacles, et quand le mal s'est montré avec tous ses dangers, la gangrène morale était si avant dans les masses, que malades et médecins

se sont trouvés compromis, et que le remède s'est montré presque aussi dangereux que le mal. — Les dogmes religieux du saint-simonisme étaient beaucoup moins intelligibles que ses dogmes politiques. Dieu était *l'unité absolue de l'être*, l'humanité un *être collectif*, et le genre humain un *grand individu* qu'il s'agissait d'organiser en *association universelle*. Le nouvel évangile s'annonçait comme une réminiscence du spinosisme, comme un panthéisme mystique, comme une religion sans divinité. Le saint-simonisme dut sa première vogue à l'amour des nouveautés et à la lassitude simultanée des doctrines politiques et littéraires qui jetèrent le tumulte anarchique dans les rues, les novateurs dramatiques sur la scène, et le genre *frénétique* dans la poésie et dans les romans. — Bazard et son co-pontife, pour mieux régénérer le monde, jugèrent à propos d'ajouter à leur prédications et à celles de leurs apôtres, une grande publication de livres qui seraient distribués *gratis*. Ils firent réimprimer en 1825, le *Catéchisme des industriels*, ouvrage de Saint-Simon. Ils recueillirent, la même année, en un vol. in-8°, les *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* de prédicants de leur doctrine ; et, la même année encore, ils commencèrent la rédaction du *Producteur, journal philosophique*, etc., dont il a paru quatre vol. in-8°. En 1829 fut publiée *l'Exposition de la doctrine de Saint-Simon* en un volume in-8°, qui, réimprimé en 1830, a eu encore une troisième édition ; un *Tableau synoptique de la doctrine*, en deux feuilles Jésus-atlas, précéda (1830) l'apparition de *l'Organisateur, journal hebdomadaire des Saint-Simoniens*, qui fut continué



en 1831 et forme 7 vol. in-8°. Un assez grand nombre d'autres publications gratuites parurent en 1831. Les principales ou les plus singulières ont pour titres : *Communion générale* ; *Moyen de supprimer les impôts sur le sel et projet de discours de la couronne* ; *Économie politique* ; *Aux industriels* ; *Lettres sur la législation* ; *La presse* ; *Réunion générale de la famille* (ouvrage poursuivi) ; *Lettre sur le calme* ; *Juin, aux ouvriers* ; *Pétition d'un prolétaire à la chambre des députés* ; *Rapports aux Pères suprêmes sur la situation de la famille*. Mais tous ces livres et ces deux journaux (*le Producteur* et *l'Organisateur*) avaient peu de retentissement dans le monde : il fallut chercher des moyens de publicité plus étendus, car les deux Pères suprêmes n'étaient pas disposés à laisser leur lumière sous le boisseau. Or, il existait alors un journal qui avait pris un titre ambitieux (*le Globe*), et comme les deux pères ne voulaient rien moins que la régénération universelle, et la refonte de tous les peuples de la terre dans une seule congrégation, dont ils seraient les chefs suprêmes, ils pensèrent que *le Globe* devait être par son titre la meilleure trompette de leur évangile. Ce journal, dont l'origine remontait à 1824, n'était d'abord qu'une feuille littéraire, et il avait obtenu un succès qui ne se soutint que dans ses premiers temps. Bientôt de jeunes doctrinaires s'emparèrent de la rédaction. Il y avait parmi eux des hommes de talent ; mais leurs amis eurent beau louer de grands articles un peu pesants, même un peu pédantesques, la réputation de cette feuille, devenue quotidienne et politique, s'affaiblit assez rapidement ; et enfin elle était tra-

vaillée de la plus grande maladie d'un journal, l'ennui, qui fait fuir lecteurs et abonnés, lorsque les Saint-Simoniens, qui déjà s'étaient glissés dans la rédaction, s'en emparèrent tout-à-fait, et *le Globe* appartint alors aux deux Pères suprêmes. Son titre, qui répondait si bien à leurs vues, fut conservé avec cette addition : *Journal de la religion saint-simonienne*, et avec ce dogme fondamental pour épigraphe : *A chacun selon sa vocation, à chacun selon ses œuvres*. On ajouta encore en tête de tous les numéros ces indications de la religion nouvelle : *Association universelle* ; *Appel aux femmes* ; *Organisation pacifique des travailleurs* ; et un avis au public, qui suivait immédiatement, était conçu en ces termes : « La publication du *Globe* n'est pas une spéculation, c'est une œuvre d'apostolat. « L'enseignement politique, renfermé « dans ce journal, est distribué aux « mêmes conditions que les autres « enseignements de la religion saint-simonienne, c'est-à-dire gratuitement. » Ainsi le *Globe gratis* coûtait aux deux Pères suprêmes cent mille francs par chaque année, et il fut, aux dépens de je ne sais qui, imprimé et distribué pendant près de trois ans. Le dernier numéro parut le 20 avril 1832. — Mais déjà le scandale était entré avec la division dans le sanctuaire. M. Michel Chevalier, rédacteur en chef du *Globe*, avait annoncé par une circulaire de grands changements survenus dans la hiérarchie saint-simonienne. Bazard répondit le 23 nov. 1831 : « Le récit (des faits contenus « dans cette circulaire) est évidemment « erroné, et pour ce qu'il ne « dit pas, savoir les causes graves et « profondes qui ont amené ce qui se



« passe dans le sein de la doctrine de Saint-Simon, et encore pour ce qu'il dit particulièrement en ce qui touche les déterminations des personnes qui ont cessé d'être en communion avec l'Enfantin..... Leurs énergiques protestations contre les doctrines qui ont amené la crise actuelle y sont complètement passées sous silence. Quant à moi, je n'ai jamais prétendu me *retirer*, me *recueillir* ou *m'abstenir*. Après de longs débats,... je me suis éloigné d'un milieu que moi-même j'avais en grande partie contribué à former... Plusieurs membres de l'ancienne hiérarchie saint-simonienne sont aujourd'hui intimement unis dans le sentiment qui a déterminé ma conduite. Bien loin qu'aucun de nous sente sa foi chan-  
« *celer*, venille rester dans le recueillement et s'abstenir, nous nous sentons au contraire une foi plus ardente que jamais; tous nous sommes résolus à redoubler d'ac-  
« *tivité*, etc. » Mais cette *foi ardente* et cette *activité* ne servirent de rien. S'il y a, dans toutes les associations de novateurs, des hommes à mouvements violents et précipités, il y a aussi des esprits moins fougueux dans leur emportement. Les partis les plus extrêmes ont aussi leurs *modérés*. Bazard succomba dans le débat qui s'ouvrit en présence de tous les Saint-Simoniens. Il fut déposé de sa quote-part du pontificat à la fin de novembre 1831, et l'on dit que les papesses ne contribuèrent pas peu à brouiller les deux papes et leurs doctrines. Le père Enfantin s'était proclamé et avait été reconnu seul Père suprême le 27 novembre 1831. — Après le schisme, la nouvelle église parut perdre visiblement de son éclat. Les

succès, la gloire et les fonds de l'apostolat baissèrent en même temps. Alors une nouvelle phase commença: les grandes réunions et les prédications cessèrent, les temples et le *Globe* furent abandonnés. On songea à vendre aux fidèles ce que jusque-là on leur avait donné: on annonça le prix de tout ce qui restait de la garde-robe doctrinaire, sermons, journal, publications diverses; et, peu de mois après avoir forcé le Père suprême Bazard à se *retirer* et à se *recueillir* malgré lui, le Père suprême Enfantin déclara qu'il allait, mais de son plein gré, disait-il, se *retirer* et se *recueillir* lui-même. Il déguisa ce qui était devenu une nécessité sous une apparente *inspiration* (2): il semblait annoncer que sa retraite dans le désert serait bientôt suivie, comme celle de son *précurseur* (c'est ainsi qu'il appelait le Christ), de l'entrée avec des palmes triomphales dans la

(2) Le discrédit et la retraite forcée des Saints-Simoniens n'eurent pas seulement pour cause les tracasseries que leur suscitait la police et le ridicule dont les accablaient quelques journaux, mais bien plutôt le mauvais état de leur situation financière. Chassés de la salle Taithout, ils avaient encore à leur charge dans Paris cinq loyers dispendieux, quatre salles où ils propageaient leurs doctrines et leurs instructions aux ouvriers, et un fort bel appartement rue Monsigny, où demeurait le père Enfantin. C'est là qu'ils donnèrent pendant l'hiver de 1832, et jusqu'après l'invasion du choléra-morbus, des soirées musicales et dansantes, où rien n'était épargné. Tous y passaient d'ailleurs assez décemment, et les maîtres de cérémonies se montraient fort galants envers les dames invitées. Celles qui étaient affiliées à la secte portaient un *rabao* blanc suspendu en aiguillette. Quant aux frères, ils n'avaient encore aucun costume d'une forme particulière; mais la plupart portaient un habit bleu. Tandis qu'on dansait dans deux salons, et qu'on pouvait lire ou mettre dans sa poche toutes les brochures saint-simoniennes, étalées sur une table dans une autre pièce, la bibliothèque était



grande Jérusalem du monde. Esquissions rapidement cette révolution. Dans le dernier n° du *Globe*, Enfantin fit les adieux de cette feuille dans une allocution qui a pour adresse : AU MONDE. Elle commence par ce protocole : MOI, PÈRE DE LA FAMILLE NOUVELLE ; ce qui rappelle la signature des rois d'Espagne : *Moi, le Roi*. Il poursuit en ces termes : « Dieu m'a donné mission d'appeler le PROLÉTAIRE et la FEMME à une destinée nouvelle. » Tout le reste est du même style. Après avoir rappelé ses efforts pour réaliser l'association universelle et y faire entrer la sainte famille humaine, au moyen de ce qu'il appelle sa charte d'avenir ; après avoir dit : *Je suis fort*, il ajoute : *J'ai parlé, je veux agir. L'apostolat est fondé ; je me retire, avec quarante de mes fils, dans le lieu même où s'est passée mon enfance, sur l'une des hauteurs qui dominent Paris (Ménilmontant). Vous avez ma parole, vous aurez bientôt mes actes ; mais je veux me reposer et me taire.* Et le *Globe* ne parut plus (3). En même temps, la salle mé-

tropole, rue Taitbout, et la salle succursale de l'Athénée, place Sorbonne, furent délaissées *gratuitement* aux savants et aux artistes pour des cours publics, des concerts, ou des expositions de tableaux. Mais, avant de se retirer avec ses quarante fils à Ménilmontant, le Père suprême avait institué dix apôtres (4), qui se disaient son collège. Trois de ces apôtres, MM. Chevalier, Barrault et Duveyrier, insérèrent aussi leur allocution d'adieu dans le dernier numéro du *Globe*. M. Barrault fait du père Enfantin le MESSIE DE DIEU et le ROI DES NATIONS, dans lequel ses fils l'exaltent aujourd'hui et la terre l'exaltera un jour. Il dit encore que le monde voit en lui son Christ ; et il ajoute : « Notre Verbe est au milieu de vous ; vous l'incarnerez en vous.... Le monde est à nous : un homme se lèvera qui a un front de roi et des entrailles de peuple, parce qu'il a le cœur d'un prêtre, et cet homme est NOTRE PÈRE, etc. » Après avoir rendu à M. Enfantin ce magnifique témoignage, les apôtres se traitent eux-mêmes avec un peu moins d'humilité que ne faisaient les apôtres de l'Évangile. « Et d'abord, » dit M. Barrault, sachez ce que c'est qu'un apôtre. L'apôtre fidèle à l'orbite souverain du MESSIE reflète au loin la lumière de cet astre immense (c'est toujours M. En-

l'arène où des groupes d'orateurs et de dialecticiens exposaient leurs principes, répondaient à toutes les objections, avec plus ou moins de talent, mais toujours avec politesse et modération. Cependant, hélas ! la vue des armoires en acajou, garnies de livres bien reliés, et sur les portes desquelles les scellés étaient apposés, annonçait déjà que le flambeau du saint-simonisme brillait de ses dernières clartés. Tant de prodigalités, tant de frais pour jeter de la poudre aux yeux et pour attirer des partisans à la secte, avaient épuisé les ressources ; de là vint la cessation du *Globe* annoncée au dernier bal, le 18 avril, et la retraite à Ménilmontant, qui n'eut lieu qu'un mois après la mort de madame Enfantin, au convoi de laquelle les Saint-Simoniens n'avaient pas encore le costume qu'ils prirent dans leur chartreuse.

(3) Ce fut à cette époque qu'Enfantin perdit sa mère. Les billets de faire part

étaient ainsi conçus : « RELIGION SAINT-SIMONIENNE. Madame Enfantin, mère de notre PÈRE SUPRÊME, est morte ce matin (22 avril) ; je suis chargé par notre PÈRE SUPRÊME de vous annoncer cette nouvelle. Je vous prie, en son nom et en celui de tous ses enfants, d'assister au convoi, etc. Signé MICHEL CHEVALIER, APÔTRE. »

(4) MM. Michel Chevalier, Charles Duveyrier, Fournel, Bouffard, Lambert, Barrault, d'Eichtal, Stéphane Flachet, Rigault, etc.



« fantin), agrandie de ses propres rayons, et lui-même il est centre... et, comme le révélateur dont il est le satellite, il est un monde. Il touche d'une main aux grands de la terre, et de l'autre aux masses frémissantes; il est prince, il est peuple... Écoutez; il prophétise... et voici que sa poésie, mettant un rayon de miel sur ses lèvres, se balance sur des ailes brûlantes. Applaudissez maintenant l'orateur, il émeut une assemblée. A lui le désert, il est moine! A lui le château, il est gentilhomme! A lui la cité, il est homme de fête, de plaisir et d'élégance! A lui le voyage, il est pèlerin! A lui le danger, il est soldat! A lui le travail, il est prolétaire!... Il aime le MESSIE comme un père, il le vénère comme un roi, il le sert comme un maître; car il porte le Messie de Dieu et le roi des Nations. « Telle est la vérité. » Voilà ce qu'écrivaient en 1832 des hommes de conviction, qui n'étaient pas sans talents. Au mysticisme près, n'est-ce pas le style des dramatisés de nos jours? Bazard, qui ne se trouvait plus être ni messie, ni Père suprême, ni maître, ni roi des nations, vivait éloigné de la capitale, et voyait germer ainsi le fruit de ses doctrines.— Il y eut encore, en 1832, indépendamment du *Globe*, seize ou dix-sept publications gratuites, dont deux, intitulées *la Prophétie* et *les Trois Familles*, eurent le triste honneur d'être poursuivies par l'autorité (5). Le nombre total des publications saint-simoniennes, de 1825 à

1832, forme environ soixante volumes ou brochures; et, quand les apôtres eurent cessé d'écrire et fermé le *Globe*, ils firent insérer dans les journaux (sept. 1832) cet avis : « Après avoir employé des sommes considérables pour propager notre foi, nous avons senti que l'instant était venu où nous devons vendre les livres que nous avons donnés jusqu'à ce jour avec profusion, etc. » Ils établirent donc le prix de leurs écrits sans enflure et même avec modération; et cependant la collection complète devait coûter 284 francs. Plusieurs de ces écrits sont devenus très-rare, entre autres : *La Pétition d'un prolétaire*, *le Parti politique des travailleurs*, et *la Collection de feuilles populaires*. — Le ministère public, qui s'était abstenu de poursuivre quand les prédications sur la femme et sur la propriété étaient faites dans les églises constituées à Paris et dans les départements, s'émut lorsque les Saint-Simoniens se firent faits cordonniers, tailleurs, agriculteurs et cuisiniers, dans une espèce de chartreuse à Ménilmontant. Là ils se promenaient, ils travaillaient en chantant des hymnes dont les vers et la musique étaient leur ouvrage. Ils n'avaient pris ni le capuce, ni le cordon, ni les sandales monastiques. Leur costume, réglé, imposé par le Père suprême, avait quelque chose de dégagé, de mondain, d'élégant.

fait un appel de convocation à ses enfants pour le 1<sup>er</sup> juin. Il devait descendre avec ses disciples, revêtu de l'uniforme de l'apostolat de paix, avec un étendard où chaque parti verrait sa couleur. Cette descente, retardée par le mauvais temps, puis par les événements de la rue Saint-Merry, eut lieu enfin, mais n'eut pas le succès dont on s'était flatté! la procession ne parut qu'une mascarade, et prouva seulement que les rangs des Saint-Simoniens s'étaient considérablement éclaircis.

(5) Les dernières brochures publiées par les Saint-Simoniens, en 1832, ne sont en général que des extraits du *Globe*; la plupart parurent avant la fin d'avril. Le père Enfantin, en annonçant sa retraite, avait



On lisait, brodé sur la poitrine du chef, ce grand mot : LE PÈRE. La chartreuse était devenue le dimanche un but de pèlerinage pour les néophytes et de promenade pour les curieux. Les Saint-Simoniens semblaient ne s'être séquestrés sur une hauteur que pour mieux se montrer. Ces petits rassemblements déplurent; le Père suprême fut invité à tenir fermée la porte de son couvent. Mais ce n'était pas ainsi qu'il entendait se recueillir : la porte resta donc ouverte. La police et ses archers intervinrent; les scellés furent apposés sur la chartreuse, et le public fut privé de l'avantage de voir les nouveaux congréganistes se recueillir en chantant. Le 27 août 1832, le Père suprême fut traduit en cour d'assises, avec MM. Michel Chevalier, ancien élève de l'École polytechnique, ex-ingénieur des mines; Émile Barrault, ex-professeur à Sorèze et à Paris; Charles Duveyrier, ex-avocat, et Olinde Rodrigues, docteur à la Faculté des sciences, et qui déjà n'était plus dans la communion du Père suprême. Bazard eût figuré aussi dans ce procès : mais il venait de mourir, âgé de 40 ans, à Courtry, près de Montfermeil (29 juillet 1832). Les journaux annoncèrent, à cette époque, qu'une députation de Saint-Simoniens, envoyée par le Père suprême, s'était acheminée vers Courtry, pour honorer les funérailles de l'ancien co-pontife, mais que la papesse veuve et rancunière refusa cet hommage, et que la députation reprit le chemin de Ménilmontant sans avoir pu pénétrer sur la tombe du défunt. — On sait quel fut le résultat du procès des Saint-Simoniens. Quarante témoins, tous disciples du Messie et des apôtres, venus dans leur costume, ne purent être entendus,

parce que le Père suprême leur défendit de prêter serment devant Dieu et devant les hommes : il ne leur était permis de jurer que devant Dieu et LE PÈRE. On sait qu'Enfantin, quoiqu'il s'appelât le *verbe* et la *loi vivante*, ne brilla point par son éloquence, et que le *Père suprême* se montra très-infime dans sa cause. Il fut déclaré coupable, ainsi que MM. Chevalier et Duveyrier, rédacteurs du *Globe*, « d'avoir commis le « délit d'outrage à la morale publi- « que par la *publication* d'écrits et « discours proférés dans des lieux « publics, » et ils furent condamnés à un an de prison et 100 fr. d'amende chacun. Rodrigues et Barrault en furent quittes pour 50 fr. d'amende. L'arrêt, rendu le 29 août, maintint la *saisie des divers écrits et brochures publiés*, et ordonna que la *société dite saint-simonienne serait dissoute* (6). Cet arrêt, dont il n'y eut point appel, fut affiché aux dépens des condamnés. — Déjà le théâtre avait dangereusement blessé par le ridicule la nouvelle congrégation, avant que le jugement de la loi mit, dans Paris, un terme à son existence. Ce jugement donna comme le signal d'une dispersion générale; et, tandis que le Père suprême était retenu dans les liens, ses disciples eurent mission de parcourir le globe. Ils se mirent à entraîner le peuple, mais

(6) Les condamnés, qui attendaient leurs confrères, retournèrent processionnellement à Ménilmontant, en chantant des hymnes et des cantiques dont l'un se terminait par ces vers :

Le peuple a faim,  
Le peuple est misérable.

Plus tard eut lieu un autre procès en police correctionnelle pour captation de succession et accusation d'esroquerie; mais les prévenus furent acquittés.



non à la manière des anciens apôtres. Tandis qu'ils s'acheminaient apostolisant dans les provinces, leur costume faisait courir après eux les femmes et les enfants. Il y eut dans quelques bourgs des cris, dans quelques villes des huées et quelquefois des démonstrations plus énergiques. Les Saint-Simoniens se virent réduits à secouer en fuyant la poussière de leurs pieds, et il fallut souvent que l'autorité, qui repoussait leurs doctrines, prît soin de protéger leurs personnes. Les pays voisins se montrèrent peu hospitaliers, et ne parurent pas disposés à goûter leurs prédications sur le fonds social universel et sur la promiscuité. Enfin, les disciples les plus fervents se persuadèrent que l'Orient leur serait plus facile à convertir que l'Occident. Je ne sais quelle prophétie leur avait annoncé qu'ils trouveraient le principe régénérateur du monde ou la femme libre chez les Turcs; ils se mirent en quête, et allèrent, pèlerins malades d'esprit, chercher la femme libre, non où elle pouvait se trouver, mais où il était impossible de la saisir et de se la procurer, dans les harems du Caire, de Bagdad, d'Alep, et dans le sérail du sultan Mahmoud. Cette entreprise apostolique avait ses dangers; les journaux ont annoncé que les enfants du Père suprême n'avaient pas été vus d'un très-bon œil par les sectateurs de l'islamisme. La prudence aura comprimé le zèle, et il ne paraît pas que la femme libre ait été trouvée dans des pays où les Saint-Simoniens pouvaient seuls imaginer qu'il serait facile de la découvrir. Comme il y avait parmi ces missionnaires des hommes de talent, plusieurs d'entre eux se sont mis au service du vice-roi d'Egypte, et s'occupent maintenant (1833) moins de son harem

que de ses casernes et de ses arsenaux.

— La société de la morale chrétienne avait proposé, en 1832, un prix de 500 fr. pour la meilleure *réfutation de la doctrine saint-simonienne, considérée dans ce qu'elle a de contraire à la morale chrétienne*; mais quand ce prix fut décerné (1833), le saint-simonisme n'avait pu supporter l'épreuve du ridicule, les sarcasmes des journaux et le baffouement du théâtre, plus puissant que la cour d'assises. Vers cette même époque (août 1833), dans la troisième séance annuelle de la société phrénologique, Casimir Broussais, secrétaire général, parlant devant 60 têtes en plâtre étalées sur le bureau, examina celle de Bazard, et annonça que, d'après l'inspection des protubérances, ce premier chef du saint-simonisme avait tous les caractères d'un homme d'action, *persévérance, intelligence, estime de soi*. On a vu où le menèrent toutes ces grandes facultés. Il est juste de reconnaître que si sa doctrine politico-religieuse tendait au bouleversement général, il était, ainsi que ses disciples prédicants, dogmatiquement pacifique. Il ne voulait point régénérer le monde par la violence, mais par la persuasion; il croyait que sa parole serait une révélation, et cette révélation une révolution sans combats et sans déchirements. Mais les prolétaires, que les Saint-Simoniens engageaient dans leur système sur la propriété et sur le fonds social universel, ont pu trouver trop de retardement à la régénération du monde dans leurs moyens pacifiques et dilatoires (7). Bazard et Enfantin avaient une *église constituée* à Lyon. Les prédications des

(7) Il n'est pas inutile de faire observer que les doctrines de cette secte sont loin d'être entièrement nouvelles, et que l'on en



nouveaux apôtres y avaient été nombreuses, suivies; et qui pourrait assu-

rer qu'elles n'ont eu aucune influence sur les malheurs de cette ville?

trouve beaucoup d'à peu près semblables dans l'histoire des sectes religieuses, entre autres celle du moine Dulcino, hérétique du XIII<sup>e</sup> siècle, qui avait établi la communauté des biens entre ses disciples, dans le diocèse de Verceil, où il fut arrêté et brûlé avec sa femme Marguerite, le 1<sup>er</sup> juin 1307. Ses disciples furent alors dispersés; mais on prétend qu'ils subsistèrent encore long-temps

à Mérindol et Cabrières. Marguerite de Trente et Longin Cataneo de Bergame, qui périrent dans les flammes en 1307, furent aussi les chefs d'une secte nombreuse, que l'on nommait les *Gazzari*. Ils admettaient la communauté des biens et celle des femmes (voy. Muratori, *Rerum ital. script.*, t. IX, et la *Storia Vercellese*, par le président Gregory, tome 1<sup>er</sup>).







DERNIÈRE EPOQUE

DU

# SAINT-SIMONISME.

(EXTRAIT DE BERGIER.)

Cette secte emprunta son nom du comte de Saint-Simon, qui se donnait comme l'analogie de Socrate, mais qui, bien qu'il appelât une explication nouvelle de la doctrine du Christ, n'avait point abjuré le christianisme. Plusieurs de ses disciples ont reconnu que, comme industriel, il s'était ruiné, comme penseur il s'était épuisé à prendre toutes les formes, sans réussir jamais à frapper les esprits; qu'enfin, comme moraliste, il s'était suicidé. Sur ce dernier point il y aurait bien d'autres choses à dire. Ceux qui l'ont connu savent, en effet, comment il a donné l'exemple de cette *émancipation* que ses disciples prêchèrent à la France... Quelques idées positives exposées dans ses écrits ou dans ses entretiens furent exploitées après sa mort... Peu connus avant la révolution de 1830, les Saint-Simoniens levèrent la tête aussitôt après... Tous leurs dogmes tendaient évidemment à remplacer le christianisme. Les principaux étaient leur *Dieu-tout* ou *panthéisme universel*; la *Négation du péché originel*; la *Préten-*

*tion de réhabiliter la chair*; l'*Abolition de l'hérédité*; la *Suppression de tout lieu de punition après la mort*; enfin la *Déification de Saint-Simon et d'Enfantin*. Les Saint-Simoniens méconnurent aussi l'histoire et la nature humaine dans leur fameuse question de la femme. Ils accusaient la religion antique d'avoir opprimé la femme en la tenant esclave, et reprochaient au christianisme d'avoir cherché seulement à la protéger et non à l'émanciper, ce que venait faire enfin le saint-simonisme, qui la proclamait libre et indépendante... Tout ce que dit ou fait le christianisme pour la femme ne tend qu'à un seul but, celui de l'union à l'homme, de l'union la plus entière et la plus parfaite; au contraire, tous les conseils du saint-simonisme ne tendent qu'à la séparer, qu'à l'éloigner de l'homme. Il suit de là que, si les conseils et les préceptes du christianisme étaient suivis, le bonheur de la femme, identifié à celui de l'homme, lui serait égal; au contraire, si les enseignements de la religion nouvelle eussent



prévalu, il n'y aurait plus eu ni union, ni société, ni bonheur pour la femme... Plus son indépendance, plus son isolement serait grand, plus aussi son état serait anti-naturel. Les conseils du saint-simonisme, poussés dans leur dernière conséquence, n'aboutiraient à rien moins qu'à mettre un terme aux rapports de l'homme et de la femme, et la fin du monde arriverait forcément, tant il y a d'absurdités cachées dans cette théorie saint-simonienne. — L'illusion fut grande un moment lorsque la *religion nouvelle*, comme ils l'appelaient, commença à se développer sous l'influence *quasi divine* de Bazard-Enfantin. Après avoir fondé la hiérarchie, ils fondèrent les cérémonies qui devaient accompagner les différents actes de la vie, c'est-à-dire la communion, le mariage, la mort. La *communion* saint-simonienne consistait en une espèce de *communication de pensées*. Ainsi, à la première communion générale, en 1831, tous les membres de la famille, prenant successivement la parole, manifestèrent leur adhésion à la révélation, venant de Saint-Simon par le canal des Pères suprêmes, et leurs espérances dans les destinées progressives de l'homme. En même temps eut lieu la première *adoption* des enfants, ou leur admission au sein de la *communion universelle*, ce qui constituait le *baptême de l'égalité*. Le mariage saint-simonien, du moins celui d'Alexandre de Saint-Chéron avec Claire Bazard, n'annonça pas que la foi fût vive au cœur de ses apôtres, qui, ne se contentant pas de la consécration saint-simonienne, firent leurs diligences pour que leur union fût légitimée non-seulement devant l'officier civil, mais devant l'église catholique. La première cé-

rémonie de *l'inhumation* donna lieu à Jules Lechevalier de proclamer que, par la mort, on accomplit dans le sein de Dieu une phase de la vie éternelle. Dieu est la *vie*, Dieu est tout ce qui *est*, Dieu est *l'amour*. — Pendant que la prédication saint-simonienne était ouverte aux quatre coins de Paris, propagée par *l'Organisateur* et par *le Globe*, par la voix et avec la plume d'un grand nombre de jeunes talents, Dory se posait à Marseille comme missionnaire de la religion nouvelle; mais il ferma bientôt son école, dégoûté, sceptique, ni chrétien ni saint-simonien. Comme lui, Hoart à Toulouse, Lemonnier à Montpellier, Laurent à Rennes, Leroux à Lyon, Talabot à Brest, Bouffard à Limoges, Jules Lechevalier et Adolphe Gueroult à Rouen, Duveyrier, en Belgique, d'Eichtal en Angleterre, etc., vécurent d'abord sur ce que leur doctrine avait de bon, c'est-à-dire sur ce qu'ils avaient emprunté au christianisme. Mais les Saint-Simoniens devaient échouer, moins encore à cause de leurs dogmes, de leur panthéisme, de leurs variations sur la nature de Dieu, que parce que leur morale révolta les esprits... Bazard avait été constamment en désaccord avec Enfantin sur la question *politique* où il voulait introduire l'*élément de guerre* et sur la question *morale* où il refusait de ratifier les idées de son collègue touchant l'affranchissement de la femme. Enfantin, partant du principe philosophique que l'homme a le droit de se faire à lui-même sa morale, soutenait qu'il était absurde d'imposer à la femme cette loi qui venait, selon lui, uniquement de l'homme, qu'il fallait que la femme se fît enfin à elle-même sa loi... En outre, Enfantin prétendit qu'il fallait



que la femme fût mise en participation de la prêtrise ; qu'il fallait donc former une prêtrise nouvelle, qui serait composée d'hommes et de femmes ; que c'étaient ces prêtresses et prêtres nouveaux qui devaient diriger et harmoniser dans l'avenir les *appétits intellectuels*, préparer et faciliter l'union des êtres à *affections profondes*, c'est-à-dire ceux qui aiment toujours la même personne, avec les êtres à *affections vives*, lesquels ne peuvent se contenter d'un seul amour, et ont besoin d'en changer souvent l'objet. Cette doctrine, qui n'était au fond qu'une hideuse promiscuité, réhabilitait le vice et réglementait l'adultère : elle souleva des oppositions... Jules Lechevalier, s'accusant d'abord d'avoir cru à la possibilité de constituer une famille et travailler à la réalisation d'une société avant que sa loi fût trouvée, avoua qu'il n'avait pas tardé à s'apercevoir que les deux Pères étaient en désunion sur la politique et sur la morale ; qu'il se repentait d'avoir fait entrer dans cette doctrine un certain nombre de personnes ; qu'on ne pouvait sans loi les diriger ; qu'il eût mieux aimé les laisser dans l'état où elles se trouvaient auparavant. Il conclut à ce que la religion saint-simonienne fût déclarée en état de *liquidation*, ajoutant qu'il revenait à douter de tout, et se disait de nouveau philosophe. — Malgré les oppositions, Enfantin passa outre à la réorganisation de la hiérarchie telle qu'elle devait être sous l'ère de l'*appel à la femme*. Il y eut donc : Enfantin *Père suprême*, à côté de son fauteuil vide représentant *la femme absente et appelée* ; à côté d'Enfantin, mais un peu au-dessous, Ol. Rodrigues, comme *élu du culte et de l'industrie*, spécialement chargé de l'or-

ganisation religieuse, des travailleurs et des intérêts matériels. En cette qualité, il fit un appel à la bourse de tous pour l'aider à nourrir la famille saint-simonienne. Du reste, Ol. Rodrigues, tout en proclamant le Père suprême *l'homme le plus moral de son temps*, fit ses réserves contre lui, car il stipula que les seuls changements à introduire dans la morale ancienne consistaient à admettre le *divorce* et à décider qu'aucun individu ne pouvait être l'époux de plus d'une femme *à la fois*. Tandis que J. Lechevalier, repoussant l'orientalisme et ses doctrines d'adoration stupide et de lâcheté *sensuelle*, qui aveuglaient les *enfantinistes*, conviait les hommes et les femmes *saines* de cœur, d'esprit et de corps à former un *nouveau christianisme*, Bazard, séparé aussi d'Enfantin, formulait les croyances de la nouvelle église qu'il entendait continuer. Il rendait un solennel hommage à tout ce que le christianisme avait fait pour la loi morale, mais arrivait à la même solution que Rodrigues, puisqu'il croyait devoir admettre le divorce. Quant à la femme, il ne pensait pas qu'elle fût appelée à rien révéler ; elle avait simplement pour mission de propager et faire *acclamer* ce qui aurait été révélé par l'homme. Les *travailleurs* ou *industriels* saint-simoniens, au nombre d'environ trois mille, divisés en *visiteurs*, *aspirants* et *fonctionnaires*, consommaient sans produire, malgré leur titre de *producteurs*. Les dons volontaires qui couvraient les premières dépenses venant à s'épuiser, ils recoururent à un emprunt, pour la garantie duquel ils obligèrent envers la société tous leurs biens, que Ol. Rodrigues eut pouvoir d'administrer. Comme à la Bourse, ce dernier se chargea de



négoier l'emprunt, c'est-à-dire de faire acte de culte en fondant la *puissance morale de l'argent*. Mais la justice, jusque-là tranquille sur les doctrines et les actions saint-simoniennes, prit ombrage d'un leurre offert à l'avidité des rentiers. Le Père suprême et Rodrigues furent prévenus d'avoir embrigadé les ouvriers, cherché à capter les héritages et émis des rentes sans posséder les garanties nécessaires pour le paiement des intérêts et le remboursement du capital. — Il n'y avait pas trois mois que les changements à introduire dans la morale saint-simonienne avaient été fixés par Ol. Rodrigues au divorce ou à l'*union successive de l'homme et de la femme*, et déjà cette barrière était franchie par Enfantin. Il voulait que le prêtre fût un composé de l'homme et de la femme, et que l'un et l'autre usassent de tous leurs moyens pour purifier l'humanité et la rendre heureuse. Tantôt, osait-il dire, le couple sacerdotal *calmera* l'ardeur immodérée de l'*intelligence*, ou *modérera* les appétits déréglés des *sens*; tantôt, au contraire, il *réveillera l'intelligence* apathique, ou réchauffera les *sens* engourdis; car il connaît tout le charme de la *décence* et de la *pudeur*, mais aussi toute la grâce de l'*abandon* et de la *volupté*. Duveyrier n'hésita point à annoncer qu'on pourrait bien trouver la *femme* qui devait révéler et établir la *morale* au milieu même de celles qui se livraient à la prostitution publique... Ainsi, au lieu du progrès que les Saint-Simoniens avaient promis à l'humanité, ils la faisaient reculer jusqu'à cet état de nature animale qu'ils lui donnaient pour berceau... Bazard et Ol. Rodrigues, que leur qualité d'hommes ma-

riés et de pères de famille retenait naturellement dans de certaines bornes, protestèrent contre la morale d'Enfantin. Moins explicite, Rodrigues soutenait bien qu'il fallait se borner au divorce, mais il admettait le prêtre et la prêtresse; il attendait encore que la femme *révélatrice* vînt proclamer le *code de la pudeur*. Enfantin, qui était logé au chef-lieu, et qui en outre disposait du *Globe*, de la correspondance et de la caisse, tint bon avec ceux qui lui restaient fidèles. Ceux-ci *acclamèrent* encore plus vivement leur Père, se félicitèrent de ce que le *chrétien*, représenté par Bazard, et le *juif*, par Rodrigues, s'étaient séparés d'eux, et se glorifièrent de ce qu'ils possédaient enfin un *Dieu*, une *foi* et un *père*. Cependant la presse combattait avec l'arme du raisonnement et du sarcasme de semblables doctrines, publiées de sang-froid par des hommes de talent. A cette société sans foi et presque sans morale pratique, qui s'élevait contre eux, les nouveaux apôtres, usant de représailles, disaient qu'elle applaudissait l'adultère au théâtre, dans les romans, qu'elle tolérait les femmes légères dans ses salons, qu'elle payait et patentait même la prostitution. Ici, encore, le débat était entre le saint-simonisme et le siècle; le christianisme demeurait hors de cause. On l'accusait seulement de n'avoir pas prévenu ou guéri ces désordres; mais il répondait par ses croyances, disant qu'il n'avait jamais soutenu que l'homme fût *bon* et *saint* par lui-même, et que d'ailleurs, l'homme étant libre, le triste état de la société s'expliquait facilement aux yeux du chrétien. L'attaque d'outrages à la morale publique, d'attaques à la propriété et de provocations au



renversement du gouvernement pesait sur Enfantin et sur Michel Chevalier, gérant du *Globe*, lorsque le choléra vint montrer l'efficacité du christianisme et le vide des doctrines saint-simoniennes en présence de la plus terrible épreuve. Les Saint-Simoniens ne surent que conseiller d'opérer une diversion au moyen de grands travaux ou de fêtes publiques. L'épuisement de leurs ressources les condamnant à la retraite, ils essayèrent de la masquer des apparences d'une détermination libre, et parodièrent un des actes de la vie de Jésus-Christ. Le vendredi saint, 20 avril 1832, jour où le *Globe* cessa de paraître, Enfantin annonça qu'une phase de sa vie était accomplie. Il avait *parlé*, il voulait *agir*; mais, chargé d'appeler le *prolétaire* et la *femme* à une vie nouvelle, il allait consacrer l'anniversaire de la mort du *divin libérateur des esclaves*, en commençant une retraite et en abolissant la *domesticité*, dernière trace du servage. En effet, retirés dans une maison de campagne qu'Enfantin possédait à Ménilmontant, les Saint-Simoniens y vécurent sans domestiques. Le 6 juin fut choisi pour la prise du nouvel habit, sous lequel ils devaient se révéler au monde et lui donner l'exemple du travail. — Les nouveaux apôtres firent à Ménilmontant l'essai de l'organisation de la société, selon la *capacité* et selon le *mérite*. Deux fois par semaine, le mercredi et le dimanche, leur porte fut ouverte aux fidèles et aux curieux, qui les considéraient occupés de travaux domestiques, prenant leurs repas, se promenant deux à deux ou réunis en groupes, sereins, rayonnants et les yeux exaltés, ou bien chantant des cantiques sur un ton grave et monotone. La foule

avide de les voir devint si grande, que la police lui défendit l'accès de la maison. Devant la cour d'assises, où l'accusation d'outrages à la morale publique et de participation à une réunion non autorisée de plus de vingt personnes amena Enfantin, Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault et Olinde Rodrigues, le *Père suprême* parut au milieu de ses disciples tous en costume. Quoique les femmes ne fussent pas encore *classées*, il avait à sa droite Cécile Fournel et à sa gauche Aglaé Saint-Hilaire, que les magistrats refusèrent d'admettre comme ses conseils. Pendant trente heures les nouveaux apôtres retinrent la parole, et il y eut chez plusieurs d'entre eux des mouvements d'éloquence; mais seulement alors que, se plaçant sur le terrain du christianisme, ils reprochèrent à la société son incrédulité et ses vices, son indifférence et ses mœurs corrompues. En cette occasion Enfantin oublia que, quand les chefs de secte ont joué les inspirés, c'est que leur inspiration était préparée de longue main, en sorte qu'ils étaient assurés qu'elle ne leur manquerait pas. Pour n'avoir pas pris les mêmes précautions, il trompa par sa nullité l'avide attente des curieux. Une légère amende fut infligée à Olinde Rodrigues et à Barrault; mais Enfantin, Duveyrier et Michel Chevalier se virent condamner à un an de prison. — La condamnation du *Père suprême* accéléra la chute du saint-simonisme, en brisant tous les liens d'autorité. Ce saint-simonisme, qui se vantait d'hierarchiser l'univers, finit comme toutes les hérésies, par défaut de hiérarchie, chaque individu voulant à son tour devenir chef et révélateur. Les disciples les plus influents



ayant déclaré qu'ils voyaient dans la condamnation du Père une *indication providentielle de liberté*, qui s'accordait avec un besoin d'indépendance qu'ils sentaient en eux, Enfantin, pour sauver les apparences, déclara de son côté qu'il donnait à ses disciples la permission de suivre leur inspiration propre et leur impression native. — Cependant deux des principales idées vivaient encore au sein des plus fervents : celle de *sanctifier le travail du peuple* en partageant ses fatigues, et l'espoir en l'arrivée de la *femme Messie*. — Un certain nombre de Saint-Simoniens se mirent à parcourir la France, la Savoie, l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre, à l'effet de donner au peuple l'exemple du travail et de lui annoncer l'ère de la réhabilitation des travailleurs, de l'affranchissement de la femme et de la paix universelle. Ils vivaient du produit de leur journée, ce qu'ils appelaient recevoir le *baptême du salaire* ; ils supportaient stoïquement les huées et les coups de la populace, ce qu'ils appelaient donner à leur foi le *baptême du martyre* ; souvenir et misérable parodie de ce qui s'était passé lors de l'établissement du christianisme. Au mois de janvier 1833, Barrault, l'homme le plus incomplet sans la femme, comme le nommait Cécile Fournel, se mit à la recherche de la *femme Messie*. Il établit d'abord à Lyon une feuille : 1833, ou l'Année de la mère, dans laquelle il déclara renoncer au titre de Saint-Simonien, ne pas vouloir de celui d'Enfantinien, ou prendre celui de *compagnon de la femme*. Convaincu que ce *Messie* devait être en Orient, qu'on la trouverait à Constantinople, et qu'elle serait juive de nation, il

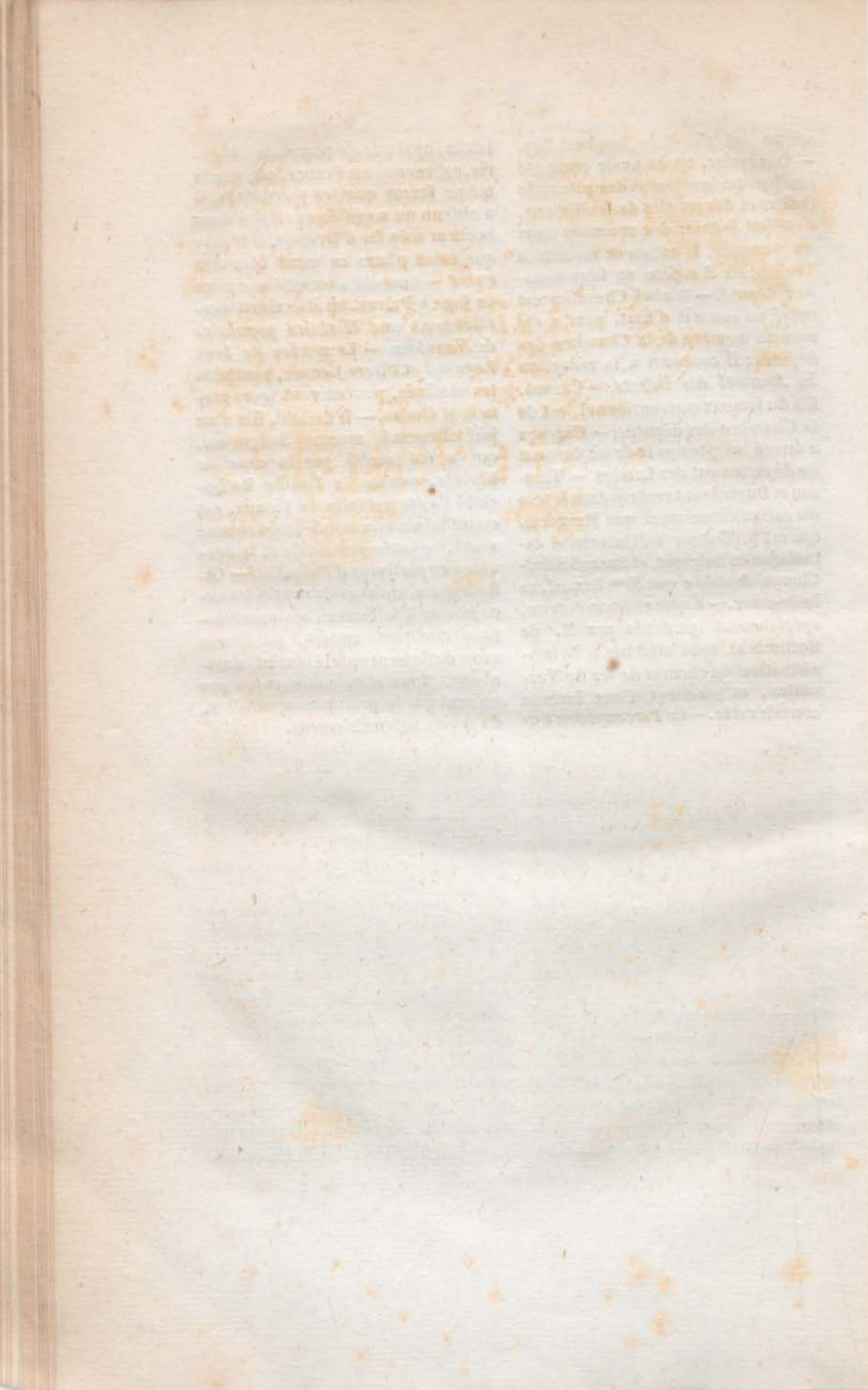
s'embarqua à Marseille. Des agents tures, fatigués de ses salutations aux *filles d'Orient*, parmi lesquelles il cherchait la *femme libre*, l'eurent bientôt fait transporter de Constantinople à Smyrne. — Tandis que Barrault et quelques autres *compagnons de la femme* l'appelaient en Turquie, en Syrie, en Égypte, Cécile Fournel et Marie Talon donnaient le *Livre des actes* pour organe au saint-simonisme. — Puis une grâce abrégée la captivité d'Enfantin, de Michel Chevalier et de Duveyrier, à la condition qu'ils ne se mêlèrent plus de catéchiser la France, et qu'ils iraient au loin exercer l'inquiète activité de leur esprit. Enfantin, dont les idées s'étaient déjà modifiées, passa en Égypte, moins comme apôtre que comme simple industriel. Il finit par perdre de vue la *femme Messie* que Barrault avait vainement attendue, et que Cécile Fournel n'alla pas moins vainement chercher en Orient. Quelques compagnons de voyage d'Enfantin apostasièrent autant le saint-simonisme que le christianisme, et se firent musulmans. C'est ainsi que le saint-simonisme, en tant que *religion nouvelle* ou *révélation de Dieu par Saint-Simon et Enfantin*, alla prendre place à la suite de ces innombrables erreurs qui, après avoir germé dans l'esprit de quelques hommes, fait un peu de bruit et séduit quelques disciples, grâce aux lambeaux empruntés par elles à la religion de Jésus-Christ, se sont évanouies en fumée, comme toutes les pensées des hommes séparés de Dieu. — Il ne nous reste plus qu'à présenter la situation ultérieure des principaux chefs de la secte, qui semblent tous y avoir complètement renoncé. Lambert paraît être resté en Égypte, où il a embrassé l'isla-



misme, et s'intitule Lambert-Bey. — Duveyrier, après avoir composé pendant quelque temps des pièces de théâtre et des articles de feuilletons, s'est fait fermier des annonces dans les journaux. Il est en ce moment à Toulon, où il espère se faire nommer député. — Michel Chevalier est entré au conseil d'État, puis a été nommé membre de la Chambre des députés; il concourt à la rédaction du *Journal des Débats*. — Carnot, fils du fameux conventionnel, est de la Chambre des députés. — Cazeaux a dirigé long-temps le dessèchement du département des Landes. — Transon et Dugied sont rentrés dans le sein du catholicisme ainsi que Margerin, qui est professeur à l'Université catholique en Belgique, et Bazard-Saint-Cheron de même que M<sup>me</sup> Bazard, sa belle-mère. — Émile et Isaac Pereire, spécialement protégés par M. de Rothschild, sont attachés à l'administration du chemin de fer de Versailles, et jouissent d'une fortune considérable. — Le Père suprême En-

fantin, après avoir parcouru l'Algérie, est revenu en France, où, par la même faveur que les précédents, il a obtenu un magnifique emploi dans le chemin de fer d'Orléans. Il trouve que cette phase en vaut bien une autre. — Laurent a accepté une place de juge à Privas, où il écrivait dernièrement une *Histoire populaire de Napoléon*. — Le gendre de Jean Reynaud et Pierre Leroux, panthéistes obstinés, poursuivent leurs premières études. — D'Eichtal, fils d'un juif allemand nommé Seligmann, qui a été anobli par la cour de Bavière, comme la famille Rothschild l'a été par celle de Vienne, est resté l'homme du monde après comme avant. Ce fut le plus fidèle et le dernier des partisans d'Enfantin. — Ol. Rodrigues, après avoir repris ses occupations à la Bourse, est mort depuis quelques années, paraissant avoir également oublié le saint-simonisme. Nous n'en connaissons pas un seul qui le pratique aujourd'hui, du moins ostensiblement.







HISTOIRE  
DE LA FAMILLE  
**DE ROTHSCHILD,**  
OU BIOGRAPHIE  
DE MAYER-ANSELME ROTHSCHILD  
ET DE NATHAN SON FILS,  
SUIVIE DE CELLE DE L'ÉLECTEUR  
GEORGES-GUILLAUME DE HESSE-CASSEL.

(Extrait de la *Biographie Universelle*, tomes LXVII et LXXX.)



HISTOIRE

DE LA

DE ROTTERDAM

DE MAYEN ANSELMUS ROTTERDAM

ET DE ROTTERDAM

DE ROTTERDAM

DE ROTTERDAM

DE ROTTERDAM



## BIOGRAPHIE

DE MAYER-ANSELME

# ROTHSCHILD.

---

**ROTHSCHILD** (MAYER-ANSELME de) (1), fut le fondateur de la maison de banque ou de commerce la plus riche, la plus puissante que l'on ait vue dans l'antiquité et dans les temps modernes. Tout ce que l'on raconte des marchands de Tyr et de Carthage, de Venise et de Londres, ne peut se comparer à l'opulence, aux énormes capitaux dont dispose à présent une famille qui naguère possédait à peine quelques écus, une famille qui, placée au dernier rang de la société, dans une secte alors réprouvée et persécutée par toutes les nations, compte aujourd'hui des princes et des rois pour ses protégés, ses tributaires, et même, dit-on, pour ses associés. Les causes et les conséquences de ce phénomène sont peu connues, et cependant elles offrent un des faits les plus graves, les plus curieux de l'histoire con-

temporaine. Si, dans l'exiguïté de notre cadre, nous ne pouvons lui donner tout le développement qu'il exige, nous en ferons du moins connaître ce qu'il a de plus important, et surtout nous en parlerons avec la franchise, l'indépendance de nos opinions. On sait assez que ce n'est ni à de grands services ni à de glorieux exploits qu'il doit être attribuées d'aussi étonnantes prospérités. Après tant de vaines utopies, après le charlatanisme des réformateurs, des empiriques, sont venues les déceptions de la liberté, de l'égalité, puis les prestiges de la victoire, des conquêtes, l'ambition, l'orgueil du despotisme avec toutes ses conséquences, et enfin la cupidité, la corruption, toutes les passions honteuses... Ainsi vont les choses humaines, ainsi doivent s'accomplir les destinées des nations. Les nôtres, il faut en convenir, ont marché un peu vite; nous avons parcouru en quelques années l'espace de plusieurs siècles. A peine étions-nous sortis des temps héroïques, des illusions de la gloire, de la puis-

---

(1) Dans le diplôme de baron qui fut accordé par l'empereur d'Autriche à la famille Rothschild en 1822, se trouvait, selon l'usage de ce pays, l'autorisation d'ajouter à son nom la particule *de* ou *von*.



sance, que nous sommes tombés dans les hontes du Bas-Empire. — Mayer Rothschild n'était ni un savant ni un profond politique; c'était tout simplement un industriel pratique, un commerçant du second ordre, sans étude et tout à fait illettré, mais doué de toute la finesse, de toute la ruse dont la nation juive eut besoin long-temps, il faut le dire, pour se soustraire aux vexations, à l'oppression qui l'accablèrent dans toutes les contrées. Né en 1743, à Francfort-sur-le-Mein, de parents pauvres, il resta orphelin dès l'âge de onze ans. Les amis de sa famille, lui voyant d'heureuses dispositions, voulurent en faire un rabbin, et pour cela ils le placèrent dans une école spéciale, où il reçut les premiers éléments d'une éducation très-commune et que son dénuement ne lui permit pas même d'achever. Forcé de renoncer à cette carrière, il entra chez un commerçant israélite, qui l'employa aux travaux les plus pénibles; mais, doué de beaucoup de force et de courage, ils'y soumit avec résignation, remplit exactement ses devoirs, et trouva encore quelques moments pour se livrer à son goût de prédilection pour le change des monnaies, des vieilles médailles, et en général de toutes les matières d'or et d'argent. Plus tard on a donné le nom de science numismatique à ce zèle pour un genre de trafic alors exclusivement abandonné en Allemagne à la nation juive, qui ne pouvait pas s'occuper d'un autre commerce; mais on sait assez que celui là ne consistait guère, dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, qu'à échanger, et trop souvent à altérer, à dénaturer des valeurs inconnues, et dont Mayer - Anselme s'attacha toujours

beaucoup plus à calculer le poids et la valeur intrinsèque qu'à expliquer le sens et l'origine. Il y devint fort adroit, et réunit un grand nombre de ces pièces, qu'il se mit à colporter dans les foires et dans toutes les parties de l'Allemagne. C'est en menant cette vie nomade qu'il fut remarqué par un banquier de Hanovre, nommé David, qui, frappé de son intelligence, voulut l'avoir dans ses bureaux, et lui apprit la correspondance, la tenue des livres, et surtout le change des monnaies et de toutes les matières d'or et d'argent, dont il s'occupait plus spécialement. Mayer Rothschild resta trois ans dans cette maison, et il y devint réellement un habile changeur. Se sentant alors capable d'opérer pour son propre compte, il retourna dans sa patrie, y fit un mariage avantageux, et fonda en 1780 cette maison de banque et de négoce destinée à un si grand avenir. Restée long-temps inaperçue et bornée au trafic des monnaies et des vieilles médailles, cette maison obtint successivement beaucoup d'accroissement par ses rapports avec le landgrave de Hesse, commencés dans les dernières années du siècle précédent. On a dit qu'en 1801 ce prince le nomma son *agent de cour*. Nous ne comprenons guère ce que c'était qu'une pareille charge, mais il est probable qu'elle fut moins honorable que lucrative. La maison Rothschild gagna encore beaucoup d'argent dans les premiers temps de l'émigration française, où tant de proscrits furent obligés de vendre à vil prix les derniers débris de leur opulence. En 1801 et 1802, elle négocia pour le Danemark des emprunts qui ne se montèrent pas à moins de vingt millions. On doit juger des bénéfices qu'elle fit sur de pareilles affaires; et, dans



le même temps, elle en faisait de moins ostensibles sans doute, mais de plus lucratives encore, avec le landgrave, devenu électeur de Hesse-Cassel, dont on connaît assez les honneuses habitudes (voy. HESSE-CASSEL, LXVII, 165). Il est sûr qu'obligé souvent de cacher d'ignobles spéculations, ce prince avait besoin de prête-noms, et qu'en ce cas la maison Rothschild dut très-bien remplir ses intentions. Il s'en servit donc en plusieurs occasions; ce sont des faits connus de toute l'Allemagne, et que ne déniaient pas les meilleurs amis de la famille Rothschild. Il résulta de ces rapports un compte d'argent très-considérable. On conçoit qu'en 1806, quand l'électeur fut contraint de fuir devant l'armée française, il n'ait pas eu le temps de régler ses comptes avec le banquier de Francfort, et encore moins de tirer de ses mains les fonds qui s'y trouvaient engagés. Il les y laissa donc; mais il fut loin de lui en porter d'autres, ce qui aurait été fort imprudent, puisque c'eût été les laisser sous la main de l'ennemi. Occupé surtout de sauver les trésors qu'il possédait à Cassel, ce prince en emporta d'abord la plus grande partie en Danemark, puis à Londres. Quant à ses comptes avec Mayer Rothschild, il est sûr qu'il laissa à ce banquier de grands capitaux, que tous les soins de celui-ci furent de soustraire à la cupidité napoléonienne, et qu'il sut faire valoir merveilleusement, en les employant dans toutes les contrées et particulièrement en Angleterre, où l'on verra, dans l'article qui suit, que Nathan acquit par ce moyen un crédit immense et qui réagit sur la maison de Francfort, dont il restait l'agent et l'associé. Dans cette position, Mayer-Anselme eut besoin de toute

son adresse, de toute son habileté pour mettre à couvert sa caisse et les fonds de l'électeur. Il réussit si bien à écarter jusqu'aux moindres soupçons, qu'en 1810 le prince primat, si dévoué à la cause de Napoléon et qui, bien que prélat catholique, protégeait spécialement les juifs et les protestants, le prit sous sa protection et l'appela à faire partie d'un collège d'élection. En ménageant ainsi toutes les puissances, le prudent Anselme parvint à traverser sans de trop fâcheux accidents le temps de l'occupation française; et il conserva à peu près intact ce qui lui était resté des trésors de l'électeur et des siens. On sait d'ailleurs que plus tard la France a largement indemnisé ses héritiers des sacrifices qu'il avait été forcé de faire. Il était mort quand ce prince revint dans ses États, et ce fut avec ses enfants que ses comptes durent être réglés. Les affaires de la maison Rothschild, par ses rapports avec l'Angleterre, étaient alors dans leur plus grande extension. On ne peut pas douter que les capitaux de l'électeur n'y fussent engagés pour la majeure partie, comme ceux du banquier de Francfort; ainsi ce n'était guère le moment de régler des comptes, et moins encore de les liquider. On a bien dit que les héritiers d'Anselme avaient alors offert de lui rendre tous ses fonds, et même d'y comprendre les intérêts, mais il est évident qu'il ne put y avoir à cette époque entre ces héritiers et l'électeur ni liquidation ni restitution. Ils étaient associés, et les affaires de la Société avaient reçu un immense développement. Voici d'ailleurs ce qu'on lit à ce sujet dans une notice écrite sous l'influence de ces héritiers eux-mêmes dans le tome vingtième de l'*Encyclopédie des Gens*



du monde (2) : « Il (le landgrave de Hesse) savait que la fortune de Mayer-Anselme Rothschild avait été engloutie dans l'invasion française, et, convaincu que les fonds qu'il avait recommandés à ses soins avaient eu le même sort, il ne paraît même pas qu'il se soit donné la peine de prendre à ce sujet des informations. » Nous ne croyons pas aisément qu'un prince aussi avare, aussi cupide que l'était le landgrave, eût été à ce point dédaigneux de ses intérêts, et qu'en pareil cas il se fût contenté d'une allégation aussi facile que celle de l'engloutissement par l'invasion française; mais on verra dans l'article suivant que les fonds du landgrave et ses rapports avec la maison Rothschild eurent alors une destination toute différente, et qu'en 1813, au moment où la coalition était dans sa plus grande activité, le prince et ses banquiers ne songeaient guère à régler leurs comptes. Il faut bien remarquer aussi que ce fut précisément en ce temps-là que cette maison prit un essor extraordinaire et que ces messieurs devinrent les courtiers, les commissionnaires de tous les capitaux que l'Angleterre eut à faire passer sur le continent, pour y payer les subsides des puissances coalisées contre la France

(2) L'*Encyclopédie des Gens du Monde* n'est, comme on sait, qu'une traduction ou imitation de l'ouvrage allemand du libraire Brockhaus (voy. ce nom, LIX, 283), intitulé: *Dictionnaire de la Conversation*, pour lequel le célèbre Gentz a composé plusieurs articles, notamment celui qui y est consacré à l'histoire de Mayer-Anselme Rothschild. On sait assez sous quelle influence et dans quelles vues écrivait ce conseiller du cabinet autrichien, ce confident intime du prince de Metternich (voy. GENTZ, LXV, 237).

(voy. Nathan ROTHSCHILD, dont l'article suit). Comme nous l'avons dit, Mayer-Anselme, le créateur de cette maison, était mort en 1812, à Francfort, entouré de sa nombreuse famille (cinq fils et cinq filles) (3). Cette mort avait été réellement celle d'un patriarche. Il avait recommandé à ses enfants de rester constamment fidèles à la foi de leurs pères, et surtout de ne jamais se séparer. Ils lui en firent la promesse, et tous, nous devons le dire, l'ont observée religieusement (4). C'est à cette obéissance, à cette union, si rare et si digne d'être louée, d'être admirée, qu'ils ont dû au moins une partie de leurs immenses succès. Jamais la force et les effets d'une grande association ne furent démontrés avec plus d'évidence et de bonheur. Cinq maisons établies à Francfort, à Londres, à Vienne, à Paris et à Naples, n'eurent dès lors qu'un même but, un même intérêt, et elles furent dirigées chacune par un des fils de Mayer-Anselme. On verra, dans la notice qui suit, les résultats inouïs de cette unité de puissance et d'action.

(3) On n'a parlé dans aucune notice, ni dans aucune des nombreuses publications faites sur la famille Rothschild, des cinq filles de Mayer-Anselme; et l'on a lieu de croire que ces demoiselles n'ont pas eu beaucoup de part à la riche succession de leur père, ce qui est peut-être dans les coutumes et les mœurs des Israélites de l'Allemagne, mais ne ressemble guère à ce que prescrivent les lois et les mœurs de la France.

(4) M. James Rothschild, qui tient la maison de Paris, s'est montré si scrupuleusement attaché à la foi de ses pères que, vers 1832, il intenta un procès à un éditeur de l'*Histoire de France*, du président Hénault, qui l'avait représenté fort mal à propos, sans doute, comme disposé à embrasser le catholicisme. M. J. Rothschild prit cela pour une calomnie et, par des motifs que nous ne pouvons comprendre, il obtint une transaction du timide éditeur.



## BIOGRAPHIE

DE NATHAN-MAYER

# DE ROTHSCHILD.

---

**ROTHSCHILD (NATHAN-MAYER)**, le troisième des fils d'Anselme, dont la notice précède, est celui des cinq frères qui eut le plus de part aux étonnans succès de cette famille, non qu'il fût plus habile ni plus savant que les autres, mais parce qu'il se trouva dans des circonstances favorables et que sans doute il n'avait pas fait naître par son génie, comme l'ont dit ses flatteurs. Il en profita cependant fort bien, on lui doit cette justice, et ses frères, qui étaient restés ses associés, selon la volonté paternelle, en profitèrent également. Nathan-Mayer était aussi né à Francfort-sur-le-Mein, en 1777, dans un temps où sa famille, récemment établie dans cette ville, n'y faisait guère qu'un commerce d'échange et de brocantage, exclusivement réservé dans ce pays à la nation juive. Il ne reçut, en conséquence, comme ses frères, qu'une éducation superficielle et spécialement dirigée vers le genre de négoce auquel il était destiné. A peine eut-il atteint sa vingtième année, que son père, ayant distingué ses heureuses disposi-

tions, l'envoya en Angleterre, où ses rapports avec le landgrave de Hesse l'obligeaient à former un établissement. Nathan-Mayer alla d'abord à Manchester, où il dirigea pendant plusieurs années un modeste comptoir. Ce ne fut que vers 1806 qu'il se rendit à Londres, pour y faire valoir plus fructueusement les capitaux que l'invasion française contraignit le landgrave de transporter hors de ses États. On sait que, bien que par avarice autant que par système politique ce prince eût toujours fort mal traité les émigrés, sa haine pour la France révolutionnaire fut toujours excessive, et que, soit en secret, soit ostensiblement, il prit part à toutes les coalitions qui se formèrent contre elle, les aidant de ses vœux et de son argent quand il ne pouvait le faire autrement, et se réservant néanmoins en toute occasion, comme on doit le penser, de forts intérêts et d'amples bénéfices. Sur tout cela on ne peut pas douter que les Rothschild ne le secondassent à merveille, et qu'ils n'y perdirent pas leurs peines. C'était le temps



où le ministère anglais avait à faire passer de fortes sommes sur le continent pour y sustenter la coalition qu'il venait de former contre Napoléon, entre la Suède, la Prusse et la Russie. Alors s'ouvrirent, pour acquitter les traites britanniques, les caisses que la maison Rothschild avait établies sur tous les points de l'Allemagne; alors fut merveilleusement employée cette science des lettres de change, si heureusement inventée par les Israélites du quatorzième siècle, obligés de cacher leurs capitaux, et que ceux du dix-neuvième, qui n'ont plus les mêmes motifs, ont néanmoins si habilement perfectionnée. Dans ce temps de la seconde coalition, les Rothschild eurent encore besoin de toute leur habileté pour soustraire à la cupidité de Napoléon leurs trésors et ceux du landgrave. On a beaucoup vanté le dévouement et les périls auxquels ils s'exposèrent plus d'une fois pour cela, et nous y croyons sans peine. Ils réussirent ainsi à diminuer de beaucoup pour leur maison les charges de l'invasion, ce qui plus tard ne les empêcha pas d'en obtenir de bonnes indemnités. Lors de la guerre d'Autriche, en 1809, leurs opérations s'accrurent encore prodigieusement. Ce fut par leurs mains que passèrent tous les subsides envoyés à Vienne par le ministère anglais, toutes les sommes qui aidèrent à organiser le Tugend-Bund, à créer les corps d'insurgés de Schill, du duc de Brunswick-Œls, etc. Dans ce sens on doit reconnaître qu'ils concoururent dès lors très-efficacement à l'indépendance de l'Allemagne, que bientôt ils devaient servir plus utilement encore. Ce qui prouve que les trésors du landgrave de Hesse furent l'âme et le principal moyen de

toutes ces entreprises, c'est que les efforts de ces insurgés furent surtout dirigés vers les États de ce prince, que plusieurs fois ils entrèrent dans sa capitale, et qu'ils parvinrent à en expulser le roi Jérôme mis en sa place par Napoléon. Dans de telles circonstances, le rôle de Nathan fut véritablement d'une très-haute importance; son crédit devint immense, et le ministère anglais, que ses banquiers n'osaient plus aider, l'accueillit très-honorablement. Jamais il ne fut mieux démontré que l'argent est le nerf de la guerre et de la politique. Cette influence, ce crédit s'accrurent encore davantage en 1813, à l'époque de la dernière coalition, quand il s'agit pour l'Angleterre de payer, de sustenter toutes les puissances du continent, et d'entretenir en même temps en Espagne et en Portugal une très-nombreuse armée. Alors son crédit fut réellement ébranlé, et le papier-monnaie éprouva une forte dépréciation. Les capitalistes de ce pays eux-mêmes n'osèrent plus confier leurs fonds à un gouvernement qu'ils voyaient s'engager dans d'aussi grands périls; et ce fut en cette occasion que Nathan répondit, avec un stoïcisme véritablement antique, à ceux qui voulaient l'en détourner : *Si l'Angleterre succombe, nous nous trouverons fort honorés de succomber avec elle.* Le banquier israélite était alors dans toute la force de la jeunesse, et comme ses frères dans toute l'ardeur des affaires et de l'ambition des richesses. On a vu que, par la volonté paternelle, les cinq fils de Mayer-Anselme étaient restés associés. Ils ne s'étaient pas encore, comme ils le firent plus tard, distribué les rôles dans toutes les parties de l'Europe, mais ils avaient déjà des établissements et



des comptoirs dans toutes les places d'où le pouvoir de Napoléon ne les avait pas expulsés, et toutes ces succursales aboutissaient et communiquaient avec la maison de Londres, devenue le point central des plus grandes opérations. Réunissant en ce moment critique tous leurs moyens, tous leurs efforts, et toujours puissamment aidés et appuyés par le landgrave, qui restait leur commanditaire et qui avait placé tous ses trésors dans leurs mains, ils mirent ces riches capitaux à la disposition du ministère Castlereagh, et bientôt un million de soldats fut réuni dans les plaines de la Saxe, pour y combattre Napoléon. On sait comment finit cette terrible lutte. Quand nous y eûmes succombé et que les étrangers furent nos maîtres, ils nous rendirent généreusement, il faut en convenir, la puissance de notre ancienne monarchie; ce qui n'était cependant pas tout à fait le rétablissement de l'ancien équilibre de l'Europe, puisque toutes les puissances s'étaient fort agrandies par de récentes conquêtes; mais du moins il n'y eut dans ce traité de 1814 point de clauses onéreuses ni de conditions humiliantes; on nous laissa même tous les riches monuments des arts et des sciences que la victoire avait accumulés dans nos murs. Certes la position de la France restait encore fort belle; mais il est probable que ses ennemis s'en aperçurent et qu'ils en eurent des regrets. L'Angleterre surtout parut y avoir sérieusement réfléchi, et peut-être que c'est par ces tardives réflexions qu'on doit expliquer l'évasion de l'île d'Elbe, faite en présence du commissaire et de la marine britannique, qui ne firent rien pour l'empêcher. Ce

qu'il y a de sûr, c'est que les Anglais profitèrent plus qu'aucun autre peuple des suites de cette funeste évasion, et que la maison Rothschild en profita plus merveilleusement encore. Nathan était venu à Bruxelles au moment de la bataille de Waterloo, et il fut assez heureux de porter à Londres la nouvelle de cette victoire vingt-quatre heures avant qu'aucune dépêche officielle y parvint. On conçoit qu'il ne manqua pas une aussi belle occasion de spéculer sur la hausse des fonds publics. Avec son crédit, ses immenses capitaux et ceux du landgrave, il était plus qu'aucune autre maison à même de bien opérer. On a dit qu'il y gagna trente millions dans un jour! Ainsi les Rothschild durent leurs premiers succès à l'un de nos plus grands revers, et les heureux banquiers recueillirent bientôt de la suite de ce revers des bénéfices encore plus considérables. L'un d'eux était venu s'établir à Paris en 1810; Nathan y accourut en 1815 avec les armées de la coalition. Certes c'était bien de ceux-là qu'on pouvait dire qu'ils arrivaient dans les bagages des alliés, et ils ne venaient pas seulement avec eux et sous leur protection, ils venaient pour exploiter la France en leur nom. Toutes ces puissances, tous ces princes de l'Allemagne et de l'Italie étaient leurs obligés, leurs débiteurs. Les banquiers israélites avaient avancé et prêté de l'argent à tout le monde; et l'on comprend que pour des placements aussi hasardeux de bons intérêts et de larges commissions leur étaient promises. Lorsque la victoire fut assurée, et que tous ces princes, toutes ces puissances si long-temps vaincues et déposées par Napoléon rentrèrent dans leurs États, il fallut bien s'acquitter:



mais tous étaient sans argent. On ne songea pas en 1814 à en faire donner par la France; l'année suivante on se ravisa. Nous n'avons pas oublié, nous nous souviendrons long-temps du trop fameux milliard, si durement imposé par les grandes puissances pour se dédommager de guerres dont nous avons plus souffert qu'elles, de guerres que l'ambition et le machiavélisme des cabinets avaient causées, perpétuées plus que nos dissensions, et nos révolutions secrètement excitées, fomentées par eux-mêmes. Et ce qu'il y eut de plus déplorable encore pour la France, mais sans nul doute de plus heureux pour la maison Rothschild, c'est qu'après ce premier milliard, qui fut réglé de puissance à puissance et dont le compte a été du moins publié, il fallut en payer un second pour indemniser les particuliers qui, depuis vingt ans, dans toutes les contrées, avaient souffert de nos invasions. On se rappelle aussi par quels moyens et de quelle manière se fit la liquidation ou le partage de cette énorme somme, sans contrôle, sans examen, et dont aucune pièce, aucun état ne furent rendus publics, dont aucun compte ne fut dressé ni soumis aux Chambres ni à la moindre vérification (1).

(1) Par le traité du 30 novembre 1815, la France fut condamnée à un impôt de guerre de 700 millions, payable en cinq ans. Et pendant ce temps eut cinquante mille garnisaires, dont l'entretien fut à notre charge, durent occuper nos places fortes. La somme dut être payée jour par jour et, pour le moindre retard, on en compta les intérêts avec la dernière rigueur. Les calculs les plus modérés ont porté cette première contribution à un milliard; et quand les grandes puissances se la furent partagée, comme elles n'en donnèrent rien à leurs sujets, il se trouva que dans tous les pays les particuliers qui avaient souffert de la guerre n'étaient point indemnisés. Alors on décida, par un second traité,

On conçoit que, dans cette immense curée, la part de la maison Rothschild ne fut pas la plus mince, et que si sa caisse avait reçu quelque atteinte, si les trésors de l'électeur avaient réellement été engloutis dans les invasions de Bonaparte, ils durent l'un et l'autre s'en faire dédommager amplement, protégés, appuyés comme ils l'étaient par les plus grands personnages, par les souverains eux-mêmes devenus leurs débiteurs, leurs obligés, qui les chargèrent de tous leurs recouvrements et qui, pour cela, leur donnèrent de pleins pouvoirs. On n'a connu qu'une partie des scandales de cette ténébreuse liquidation, mais le peu qu'on en a su doit faire comprendre tout ce qui s'y passa. C'est par là qu'a commencé notre détresse, et c'est par là que furent portées à leur plus haut degré les prospérités de la maison Rothschild. Quand les comptes de ce terrible milliard furent faits, ou que la part de chacun fut réglée, la France n'eut point assez d'argent pour payer. Alors on eut recours aux emprunts, et la maison Rothschild fut encore là pour se mêler à ces emprunts; elle y fit de grands bénéfices: voilà son histoire; voilà d'où lui vient cette immense fortune! Ce sont des faits que l'histoire ne peut ni méconnaître ni dissimuler. Ainsi, après avoir fourni l'argent qui devait servir à nous vaincre, à nous opprimer; après avoir pompé, épuisé le sang de la France, cette famille a encore doublé ou peut-être décuplé ses capitaux par l'agiotage de nos emprunts et de nos chemins de fer!

qu'un autre milliard leur serait consacré; et une commission fut nommée qui régla arbitrairement les sommes à payer, sans contrôle et sans examen quelconque. On a dit que M. de Richelieu, alors premier ministre, signa les additions... Pauvre France!



Dans tout cela, du reste, il faut le reconnaître, ces messieurs n'ont fait que ce que pouvaient ouvertement et légitimement faire des banquiers anglais, des capitalistes allemands. Ils ne devaient rien aux Français, les ennemis de leur patrie. Ce n'était pas à eux de signaler les abus, d'empêcher les désordres de notre administration; ils devaient au contraire en profiter; ils en ont profité largement et long-temps, ils en profitent encore.... Si ce fut de la cupidité, on peut dire aussi que ce fut du patriotisme. Ils avaient concouru à vaincre, à subjuguier l'ennemi commun; ils eurent part à ses dépouilles: c'était leur droit. Ils auraient pu en user avec plus de modération, mais la modération, en fait d'argent, n'est pas dans leurs habitudes. Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est qu'à cette soif de richesses ils joignent un désir non moins ardent de titres et d'honneurs, et que sur cela les princes et les rois ne leur ont pas fait défaut. En 1813 le roi de Prusse faisait entrer les frères Rothschild dans son conseil privé du commerce; deux ans après l'empereur d'Autriche leur donnait des titres de noblesse et les créait barons; ce qui fit dire que les Montmorency avaient été les premiers barons chrétiens, mais que les Rothschild étaient les premiers barons juifs. Dans le même temps Mayer-Anselme, l'aîné de tous, celui qui réside à Francfort, fut nommé consul de Bavière dans cette ville. En 1820 Nathan reçut le même titre de la cour de Vienne auprès de celle de Londres, et son fils Lionnel lui a succédé dans ces honorables fonctions que remplit à Paris le baron James, troisième des fils de Mayer-Anselme, devenu le maître de nos destinées, celui qui règle à présent en France les

cours de la Bourse, celui qui fait parler les écrivains, les orateurs, même les ministres, qui pourvoit à nos subsistances, celui par qui enfin nous devons vivre ou mourir... On ne pourrait pas dire de nous ce que Jugurtha a dit autrefois des Romains, qu'il ne leur manquait qu'un homme assez riche pour les acheter. Cet homme, il faut le reconnaître, s'est trouvé pour la France; mais c'est la France qui a fait les frais du marché, c'est avec nos dépouilles qu'on nous tient sous l'oppression des finances, plus insupportable, plus tyrannique mille fois que celle du plus cruel despotisme... On raconte qu'un de ces messieurs disait récemment dans sa naïveté germanique : *On n'aura pas la guerre, nous ne le voulons pas.* Et il faut avouer, à la honte de l'Europe et surtout de la France, que ces paroles, au premier aspect si naïves, si ridicules, ne sont que la conséquence d'un état de choses trop réel. Dans le même sens, un des journaux du ministère, qui sont aussi quelquefois ceux de MM. Rothschild, disait, à l'occasion de la mort de Nathan, que c'était une *perte publique, mais que sa maison pesant en Europe de tout le pouvoir qu'ont de vastes capitaux, résumait par son existence la nécessité et le désir de la paix.* Comme la paix est le premier besoin des peuples, nous accepterions pour eux avec joie cette assurance des journalistes sur le pouvoir de la maison Rothschild, si cette paix n'était pas achetée par des sacrifices ruineux, par des conditions humiliantes pour le présent et pour l'avenir!... — Nous compléterons cette notice en indiquant la somme des opérations que cette maison avait faites dans l'espace de quinze ans, telle que les cinq frères la donnèrent eux-mêmes, en



1831, dans une brochure intitulée : *Notices sur la maison Rothschild, avec la biographie de chacun de ses membres*. Selon cette publication ces messieurs avaient alors fait des affaires tant avec l'Angleterre qu'avec la France, l'Autriche, la Prusse, Naples, etc., pour deux milliards 400 millions de francs. Et dans cela n'étaient comprises ni les indemnités de guerre payées par la France et reçues par MM. de Rothschild, ni les emprunts dont ils se sont chargés, et tant d'autres opérations qu'on peut soupçonner, mais qu'on ne saura jamais entièrement. Qu'on y ajoute les jeux de la Bourse, dont ils sont les maîtres; les chemins de fer qu'ils ont trouvés tout faits et dans lesquels, après des adjudications sans concurrence, ils n'ont eu à réaliser que des bénéfices.... Il nous semble que tout cela explique assez et beaucoup mieux que l'habileté, l'union, la probité et toutes les vertus dont les a décorés la flatterie, l'immensité de la fortune de MM. de Rothschild. On a dit que par un inventaire fait avant ces dernières opérations, leurs capitaux se montaient à 750 millions. Dans ce cas, ils doivent atteindre en ce moment un milliard, si déjà ils ne le dépassent ! Où s'arrêtera cet *engloutissement* de notre fortune et de tous les capitaux enlevés à la fabrique, à la circulation et au véritable commerce, pour n'être employés qu'à des spéculations de Bourse et d'agiotage ou à des opérations politiques qui ne seront pro-

bablement jamais au profit de la France? — On a publié récemment pour et contre MM. Rothschild grand nombre de brochures ou pamphlets qui ont été lus avec beaucoup d'empressement et plusieurs fois réimprimés, mais qu'il n'est pas dans notre plan de mentionner, puisque c'est la notice de Nathan Rothschild seulement que nous avons à faire. Ce grand industriel est mort à Francfort-sur-le-Mein en juillet 1836, dans un des voyages qu'il faisait fréquemment en Allemagne. Sa mort fit une grande sensation dans cette ville, dont ces messieurs sont aujourd'hui les véritables souverains et où ils viennent de bâtir un magnifique palais (2). A Londres, où ses richesses et ses services, qui furent si utiles à l'Angleterre, l'avaient également entouré d'une grande considération, quoiqu'il fût mort loin de cette ville, on rendit à Nathan des honneurs funéraires tout à fait inusités, surtout pour un étranger, pour un Israélite. Parmi les équipages qui suivirent le convoi on remarquait ceux des ambassadeurs d'Autriche, de Russie, de Prusse et de Danemark. En France, on fit moins de frais, et il n'y eut guère que les journaux ministériels qui publièrent à cette occasion de longues apologies de toute la famille.

---

(2) On dit qu'à Paris, où ils n'ont pas encore bâti de palais, ils vont établir un hospice pour les pauvres, à l'instar des Necker et des Beaujon. Il sera bien grand s'il l'est en raison des bénéfices que ces messieurs ont faits avec la France.



## NOTICE

SUR

# GEORGES-GUILLAUME DE HESSE-CASSEL,

PAR M. LESOURD.

(Extrait de la *Biographie Universelle*, tome LXVII.)

Landgrave de Hesse-Cassel, sous le nom de Guillaume IX, puis électeur de Hesse-Cassel, sous le nom de Guillaume I<sup>er</sup>, ce prince, né le 3 juin 1743, succéda le 31 octobre 1785 au landgrave Frédéric II, son père. Il entra en 1792 dans la coalition contre la France, prit part au siège de Mayence avec ses troupes qu'il porta à 12,000 hommes, lorsque, le 10 avril 1793, il signa avec lord Elgin, plénipotentiaire anglais, un traité de subsides par lequel il mit 8,000 hommes à la disposition de l'Angleterre. La Prusse ayant signé, le 15 avril 1795, un traité de paix avec la république française, le landgrave en conclut un aussi avec cette puissance le 28 août de la même année, et garda la neutralité pendant les onze années suivantes. D'après le recès de la diète de Ratisbonne du 25 février 1803, confirmé par le traité des indemnités du 27 avril suivant, il obtint le rang d'électeur, et c'est alors qu'il se titra Guillaume I<sup>er</sup>. En 1806, le roi de Prusse avait entamé des négociations avec lui, relativement à la confédération qui devait assurer le repos du nord de l'Allemagne; mais Napoléon, de son côté,

ayant employé toutes sortes de ruses pour en empêcher la formation, l'électeur de Hesse se refusa à toute proposition hostile contre la France, en dépit du traité signé par son ministre à Berlin dans les premiers jours d'août; et plus la lutte sembla prochaine, plus il se montra éloigné de céder aux pressantes instances de Frédéric-Guillaume qui l'adjurait au nom de l'intérêt commun, tant par la voix de ses ministres que par ses lettres amicales et confidentielles. Guillaume avait alors 25,000 hommes de troupes excellentes, animées de l'esprit le plus belliqueux et le plus anti-français. Mais il croyait pouvoir, en continuant à rester neutre, sauver ses États et se soustraire à des contributions; et cependant il ne s'en préparait pas moins à se prononcer en faveur du parti qui demeurerait victorieux; position éminemment fautive, et qui devait lui attirer à la fois la haine des vaincus pour leur avoir refusé des secours, et la vengeance des vainqueurs pour ne s'être pas concilié leur bienveillance. Aussi, quand Napoléon eut remporté, le 14 octobre



1806, la victoire d'Iéna, il alléguait le faux prétexte que l'électeur de Hesse avait livré passage par ses États aux troupes prussiennes (Blücher avait seulement traversé 7 à 8 lieues, puis il avait rétrogradé pour ne point compromettre l'électeur); il fit occuper Cassel le 31 oct. par le maréchal Mortier, et prononça définitivement le 6 nov. la séquestration de l'État entier qui devait entrer dans la composition du royaume de Westphalie pour son frère Jérôme. Guillaume, contraint d'abandonner la Hesse, se réfugia auprès du landgrave Charles, son frère, feld-maréchal au service du Danemark, gouverneur de Sleswig et du Holstein (c'est ce même prince qui est mort en 1836, âgé de quatre-vingt-douze ans, et qui, en 1796, donna un asile à Dumouriez (*voy.* ce nom, LXIII, 172). Il y resta jusqu'en 1813, habitant successivement Götterp, Rendsbourg et Itzehoe. Dans sa fuite il avait été contraint d'abandonner ses tableaux et les divers objets de curiosité composant son cabinet, qui tombèrent au pouvoir des Français; mais il avait pu sauver un trésor considérable, amassé de longue date et par toute sorte de moyens. Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, les souverains de la Hesse, et notamment Frédéric II, père de l'électeur, levaient chez eux des troupes pour les vendre, et l'on voyait dans presque toutes les guerres d'Allemagne figurer des contingents hessois. L'Angleterre en envoyait même dans ses colonies. C'était une vieille et odieuse trace de la féodalité germanique, habituée à trafiquer dans le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle du sang de ses reîtres et de ses lansquenets avec toutes les puissances guerroyantes, quelles qu'elles fussent. Guillaume n'avait pas borné là ses calculs d'avarice; il s'était fait

accapareur de grains, pour les vendre à plus haut prix. Sa parcimonie s'exerçait jusque sur ses soldats, mal payés, mal vêtus, mal nourris, et qui étaient pour lui une sorte de marionnettes dont les évolutions formaient son amusement journalier. Enfin il avait trouvé un dernier et encore plus ignoble moyen de grossir ses épargnes. Le château de Wilhelmsbad, résidence d'été originairement construite pour y prendre des bains, fut par lui converti en un hôtel garni, où il ne se réserva qu'un simple appartement, et où il était loisible à tout voyageur de loger et d'être nourri à des prix assez modérés. Son cuisinier même en faisait le service, et S. A. ne dédaignait pas d'aller s'informer à ses hôtes s'ils étaient contents. La spéculation était assez bien entendue au moment où les troubles de la France jetèrent hors de ses frontières une grande quantité d'émigrants. Il versait ses fonds dans la maison de M. Rothschild père, de Francfort, avec lequel il avait déjà eu des relations satisfaisantes. Le gouvernement français fit à diverses reprises des tentatives pour avoir ce dépôt, mais sans succès, Rothschild ayant constamment éludé cette entreprise spoliatrice. Ce fut par les soins et aux frais de l'électeur qu'en 1809, le duc de Brunswick-Œls (*voy.* ce nom, LIX, 386) parvint à former le corps de volontaires, dit le *Corps-Noir*. Il s'occupait aussi très-activement alors, avec ce duc et le prince d'Orange, de donner au Tugend-Bund une direction politique. Guillaume ne put rentrer dans ses États qu'en novembre 1813, après la bataille de Hanau. Par suite de l'acte de la confédération germanique du 8 juin 1815 et des changements qui s'opérèrent dans les possessions territoriales de ses mem-



bres, changements qui ne furent définitivement arrêtés que par le rescès général de la commission de Francfort du 20 juillet 1819, les domaines de l'abbaye princière de Fulde lui furent attribués, ainsi que la propriété des Salines de Kreutznach situées sur la rive gauche de la Nahe, sous condition toutefois que la souveraineté en resterait à la Prusse. Alors son électorat se trouva porté à une surface de deux cent un milles carrés et à une population de cinq cent soixante-huit mille habitants. Il avait tenté, mais vainement, à Aix-la-Chapelle, d'obtenir la couronne royale. En rentrant dans sa souveraineté, Guillaume s'était mis en possession de toutes les propriétés publiques acquises sous le gouvernement westphalien. Il voulait ainsi se créer le droit de regarder comme nul tout ce qui avait été fait pendant sa longue absence, lorsqu'il en pourrait résulter quelque préjudice pour son trésor. En conséquence de ce système, il avait publié, sous la date du 14 janvier 1816, une ordonnance par laquelle il déposait sans aucune restriction tous les propriétaires des biens et droits domaniaux vendus, et cassait tous les baux transmissibles à des héritiers, ainsi que les rachats de redevances féodales.

Le gouvernement prussien protesta contre cette ordonnance, comme étant contraire aux stipulations convenues entre les puissances alliées, et cette discussion fut soumise en 1816 à la diète de Francfort. Mais il n'en fut pas de même d'une autre mesure qui n'était que de régime intérieur. Toutes les promotions militaires qui avaient eu lieu furent annulées, et plus d'un général redescendit au simple grade de lieutenant. En 1817, il rétablit à Hanau la caisse des veuves et des orphelins, que le prince primat avait supprimée en 1811. A la mort de Guillaume, arrivée le 27 février 1821, on évaluait à huit millions de francs les revenus de l'électorat, indépendamment des intérêts provenant de ses capitaux et domaines privés que l'on ne portait pas à moins de douze millions. Prince aussi bizarre qu'absolu, la hauteur et l'égoïsme furent les bases dominantes de son caractère. Nul souverain en Allemagne ne se montra plus dur, plus impitoyable même que Guillaume envers les émigrés français qu'il enveloppa avec les vagabonds et les Juifs dans une même ordonnance qui les proscrivait de ses États. Et pourtant Guillaume se montra constamment le plus ardent ennemi de la révolution française!